

SUIVEZ NOTRE GRANDE ENQUÊTE :
LE BONHEUR FRAPPE A VOTRE PORTE

Gérard Philipe, vedette du nouveau film en couleurs de Claude Autant-Lara : « Le Rouge et le Noir ».

POINT DE
VUE

IMAGES
DU MONDE

LA REINE
INGRID
DE
DANEMARK



ET LA
PRINCESSE
MARGRETHE
A PARIS

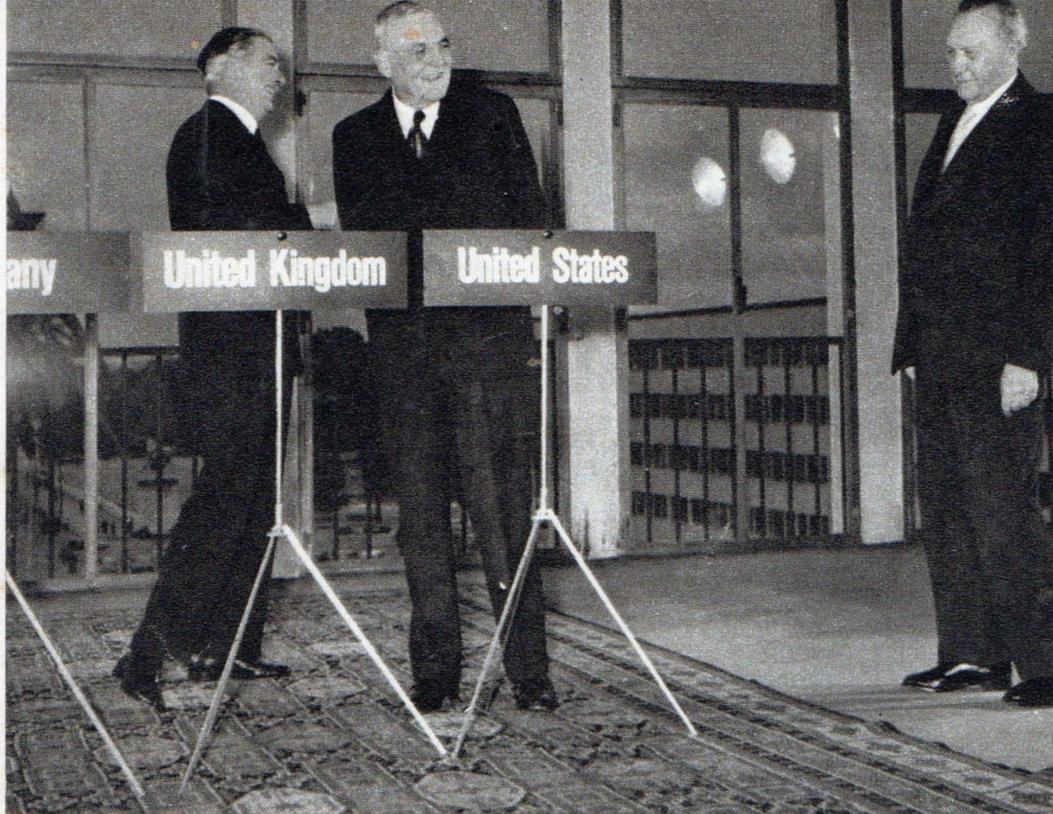


28 oct. 1954

10^e ANNEE
N^o 334

BELGIQUE : 10 fr. belges
SUISSE : 0 fr. 95 suisse.
CANADA : 20 cents.

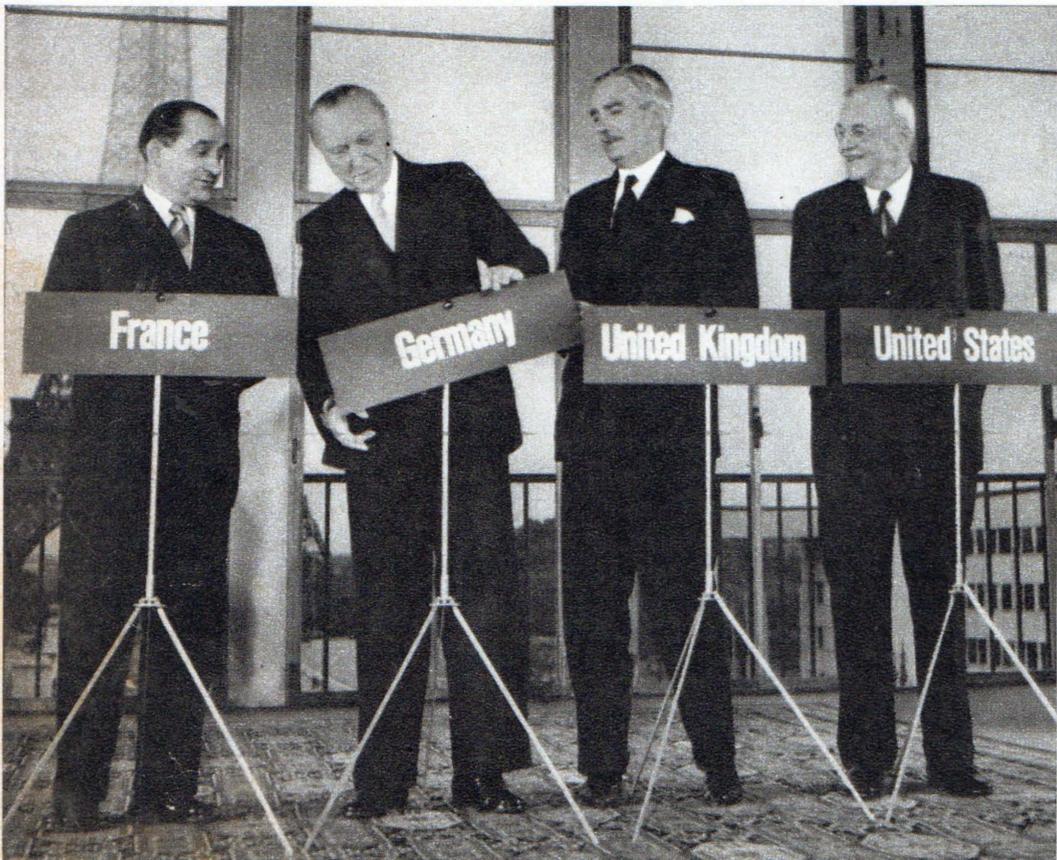
50 fr.



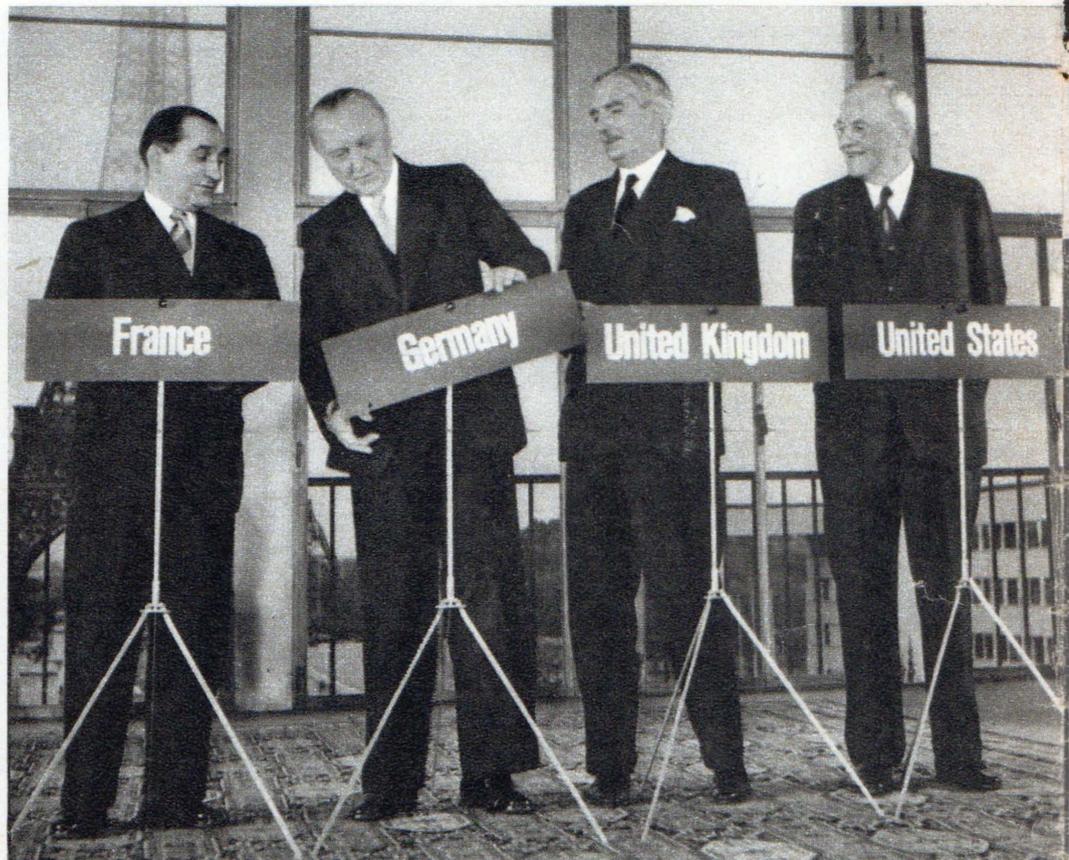
L'Allemagne fédérale, personnifiée par Adenauer, fait son entrée officielle parmi les nations « occidentales » et « atlantiques ».



Le nouveau venu hésite, cherche sa place. Eden s'approche pour l'aider, tandis que Dulles la lui désigne du doigt.



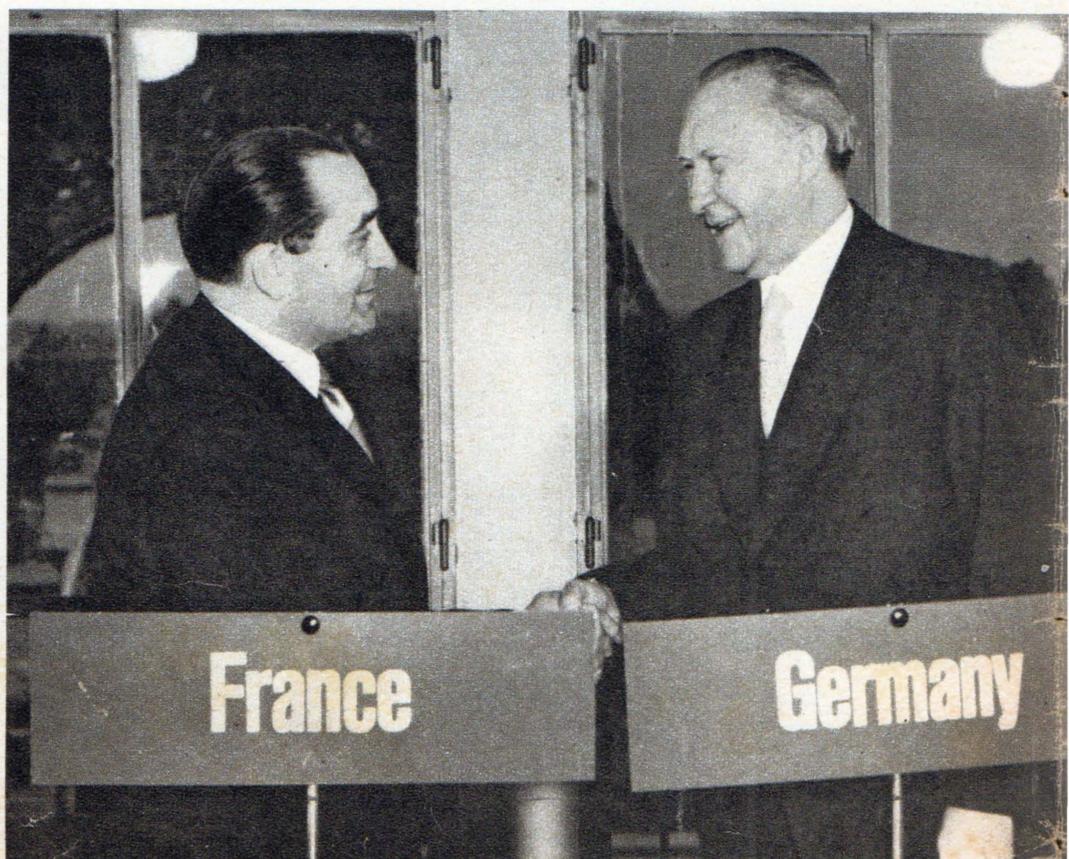
Cette position est-elle bien juste? se demande Adenauer. Un léger redressement semble s'imposer. Bon, c'est mieux!



« Là, dit Eden, n'y touchez plus. » L'affaire est réglée, mieux vaut ne pas y revenir. L'Allemagne a pris sa place.



Oui, mais est-ce bien solide? Enfin, admettons-le! Les trois partenaires attendent. Les opérateurs de télévision aussi.



Prêts? Parfait. La première vision qu'on offrira aux téléspectateurs sera une poignée de main de bon voisinage.



L'ALLEMAGNE A FAIT « SA RENTRÉE »

Au Palais de Chaillot, avec pour toile de fond la tour Eiffel dressée dans le ciel d'automne, la République fédérale allemande a fait sa rentrée officielle parmi les grandes nations occidentales, au cours d'une semaine de quatre conférences. L'affaire fut menée au rythme accéléré que le gouvernement français a imprimé aux discussions internationales : mercredi, accord sur la souveraineté allemande ; jeudi, accord sur la participation allemande à la Sécurité de l'Europe. Mais rapidité n'excluant pas prudence. La France avait posé comme condition à son « oui » définitif un accord franco-allemand sur la Sarre. Le chancelier Adenauer, un peu éberlué par le rythme de la négociation, dut convoquer en hâte les leaders de sa majorité et ceux de l'opposition, dont l'hostilité était un lourd handicap pour lui.

● ON CONTINUE à discuter passionnément dans les couloirs de l'Assemblée nationale de l'entretien général de Gaulle-Mendès-France. Il marque sans doute un tournant d'histoire. Certains, et non seulement parmi les gaullistes, y voyaient la démonstration que la France Libre, qui groupa sous l'égide du libérateur du territoire tant de patriotes de nuances différentes, ressuscite non seulement dans ses souvenirs mais aussi dans les faits.

● LE TOME PREMIER DES MEMOIRES DU GENERAL DE GAULLE était attendu avec impatience par les habitués du Palais-Bourbon, députés et journalistes de toutes opinions.

Il fut retenu par avance plusieurs exemplaires à la librairie de la Rotonde et l'un des premiers servis fut M. Le Troquer, président de l'Assemblée nationale. Dans cette course à l'achat il battit d'une courte tête un collaborateur de M. Herriot qui fut le second client. Le troisième allait être M. Silvandre, élu socialiste, et les autres sont trop nombreux pour qu'on puisse les nommer.

● C'EST APRES UNE ULTIME DISCUSSION de 24 heures presque ininterrompue que les experts alliés, réunis à Bonn, ont achevé le document de quatre cents pages qui restitue la souveraineté aux 50 millions d'Allemands de la république fédérale.

● M. CATROUX, ministre de l'Air, rencontre son collègue de l'Assemblée nationale M. Valon qui pratique l'humour autant, sinon plus que la politique :

— Tu sais, lui annonce ce dernier, que j'ai vu des soucoupes volantes et que j'ai rencontré un Martien.

— Pas possible ? Et tu n'en n'as rien dit publiquement.

— Non, car la vérification d'identité a démontré que ce n'était qu'un Vénusien !

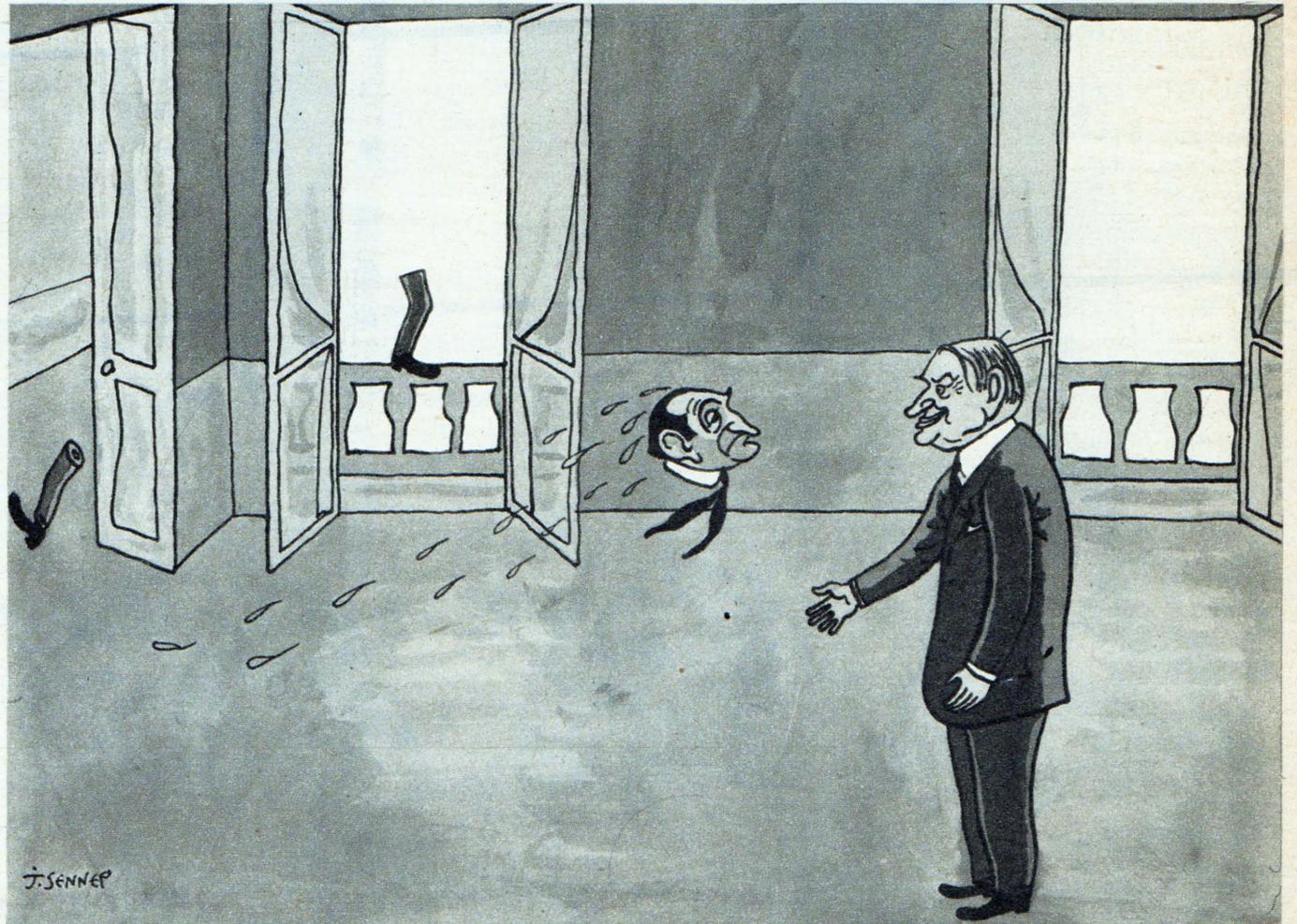
● L'I.R.A. (Irish Republican Army), l'organisation terroriste irlandaise qui vient d'attaquer à la bombe un dépôt militaire anglais en Irlande du nord, est considérée comme hors la loi par ceux-là même qui furent autrefois ses chefs, Eamon de Valera en tête. Ils ne cessent de revendiquer les six comtés encore sous la coupe anglaise mais estiment qu'un Etat libre doit recourir à d'autres moyens que celui-là et emprisonnent sans hésitation les coupables découverts.

● M. EDOUARD DEPREUX, président de la Haute Cour de justice, cherche en vain un local officiel pour y loger cet organisme. Il a dû provisoirement se contenter d'une petite salle, située dans les communs du vieil hôtel historique où se trouve, rue de Varenne, le commissariat de l'Energie Atomique et il la décrit en ces termes :

— C'est nauséabond... Ça sent mauvais et le parquet [... le camp. Vous vous rendez compte, une descente de parquet, à la Haute Cour... Ce serait un comble !..

● HAILE SELASSIE, empereur d'Ethiopie, est le huitième dignitaire non européen de l'ordre de la Jarretière. Cet ordre a été depuis 1349, date de sa fondation, conféré à deux sultans turcs, deux shahs de Perse et trois empereurs du Japon.

LE DESSIN DE LA SEMAINE, PAR SENNEP



ACTIVITE DIPLOMATIQUE

— Excusez-moi ! mon bras droit est à Matignon, ma jambe gauche revient de Londres, mon bras gauche est à La Celle-Saint-Cloud et ma jambe droite part pour Marly !...

De Gaulle se penche sur son passé

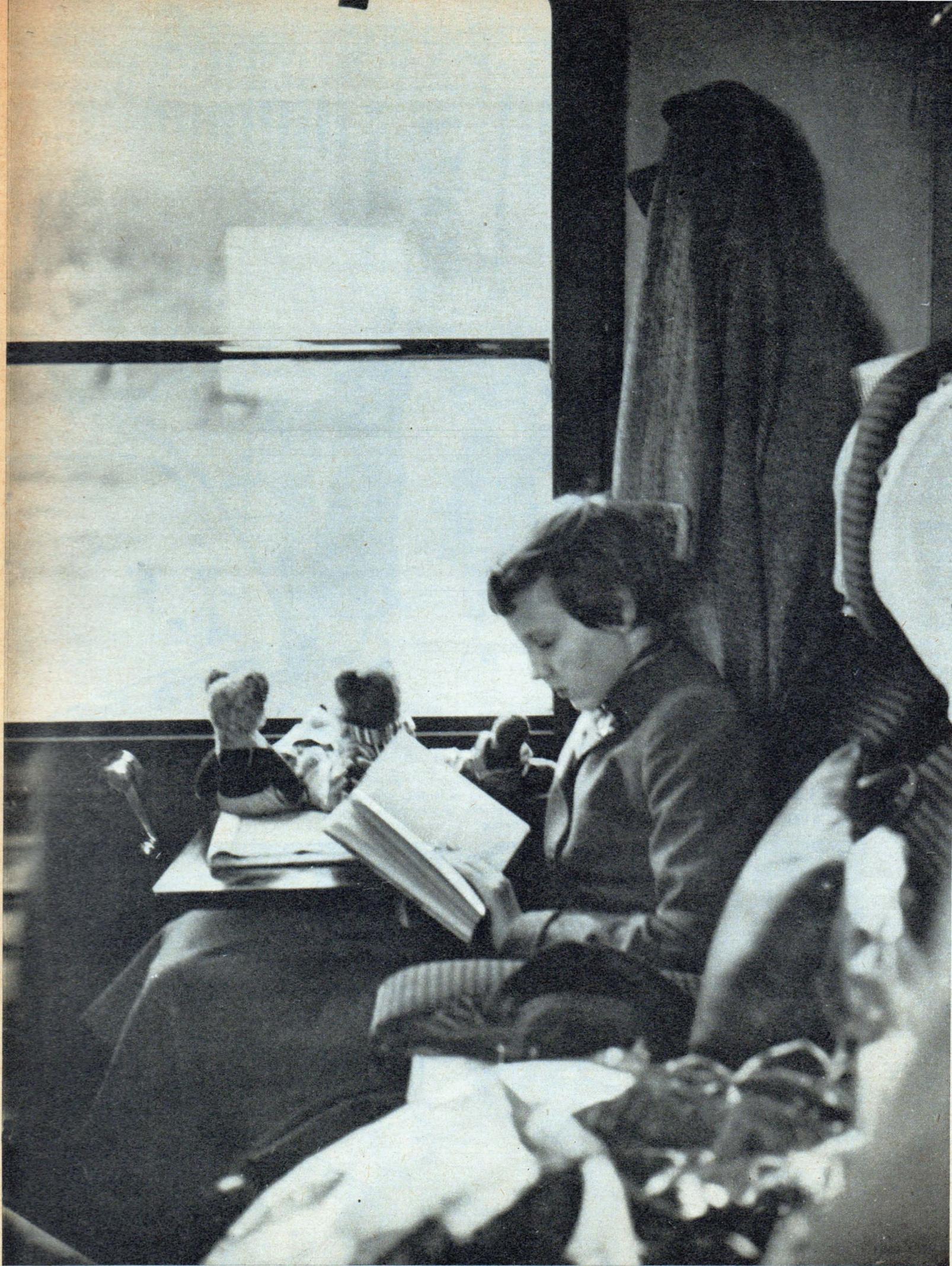
Combien est rapide, glissante la pente d'une défaite, combien longue en revanche la remontée vers la victoire. Pour le savoir, il faut lire le premier volume des Mémoires de guerre du général de Gaulle dont la publication est un événement politique. Quel livre d'une authenticité de sentiments, d'une lucidité de jugement rarement égalées ! Ce volume n'embrasse qu'une période de temps relativement courte, de 1940 à 1942, mais les pages en sont lourdes de substance, comme étaient lourdes d'angoisse les heures qu'elles évoquent avec les prestiges d'un style, d'une langue qui font de cette œuvre plus et mieux qu'un document historique : un des grands livres de la patrie.

Beaucoup de gens découvriront dans cet ouvrage un de Gaulle bien différent de celui que ses adversaires, autant que sa légende, ont représenté : non pas le « monstre d'orgueil » que l'on a peint, mais celui qui devant le spectacle de la déroute, songeant aux vains efforts qu'il avait déployés pour l'épargner à notre

pays, s'écrie simplement : « Ah ! que n'eussé-je pas donné pour avoir eu tort ! » Et de fait quelle patience, quelle ténacité, quelle ingéniosité pour faire admettre des hautes sphères politiques et militaires son idée d'un corps cuirassé. Cette idée, Hitler l'adopta, lui, et il fera créer dès 1934 les trois premières Panzerdivisions, ce que de Gaulle appellera le fer de la lance. De Gaulle avait été seul (ou presque) à comprendre que, selon son expression, « la machine dominait l'ordre guerrier ». Il fut parfois écouté, mais s'il le fut, il ne fut pas suivi, bien que Paul Reynaud, auquel de Gaulle rend dans son livre un équitable hommage, eût mis au service de cette stratégie révolutionnaire son intelligence, son talent, son courage. Dans cette épreuve, de Gaulle connu (et il le démontre) que l'Etat avait manqué à sa mission.

Quant à lui, dans sa prescience, il sent que la révolution « apportée à la force par le moteur » fera, si sa farouche volonté demeure debout, de cette guerre

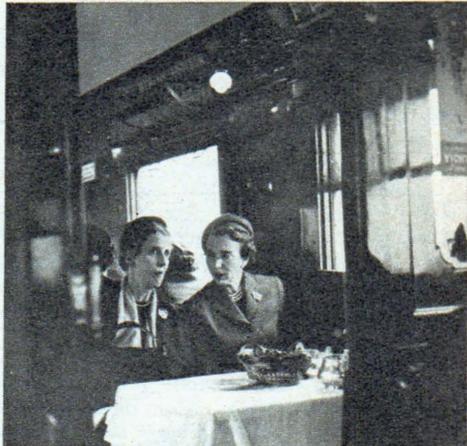
perdue par la France une guerre gagnée pour elle, aux côtés de ses alliés. C'est cette histoire qu'il raconte, brochant de chacun de ses acteurs, au tournant des jours et au tournant des pages, des portraits dont la postérité ratifiera sûrement la pénétration. Portrait des siens, auxquels il doit cet amour à la fois spirituel et intellectuel de la patrie. Portrait de Léon Blum, président du Conseil, toujours interrompu par le téléphone et soupirant de lassitude ; portrait de Gamelin, à Vincennes, tel un savant, « combinant en laboratoire les réactions de sa stratégie ». Portrait de Weygand, « brillant second » élevé à une place pour laquelle il n'était pas préparé ; portrait de Paul Reynaud « broyé par des événements excessifs », de Churchill « champion d'une grande entreprise et grand artiste d'une grande histoire ». Et portrait de Pétain... Mais aux premiers escarpements de la remontée, voici la lumineuse figure de Jean Moulin que de Gaulle évoque avec une tendresse voilée.



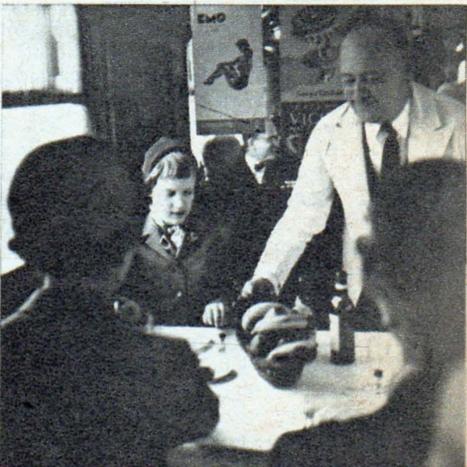
LA PRINCESSE MARGRETHE A JOUE, DURANT LE VOYAGE, COMME UNE AUTRE PETITE FILLE. ELLE A INSTALLE SES OURS EN PELUCHE DEVANT ELLE.



La reine Ingrid de Danemark et la princesse Margrethe arrivent à Calais. Le sous-préfet les suit.



Très démocratiquement, la reine a pris son repas au wagon-restaurant. A g. : la gouvernante anglaise.



Le repas a duré 40 minutes. Le maître d'hôtel dépose une corbeille de fruits devant Margrethe.



A la gare du Nord, M. de la Chauvinière accueille les voyageuses royales qui sont fleuries.

La reine Ingrid de Danemark et la princesse Margrethe à Paris

par André Poirier et Maurice Zalewski

**LORSQU'UNE
REINE VOYAGE
INCOGNITO**

A Calais, la France attendait une Reine et une Altesse Royale, mais c'est une maman et une grande jeune fille qui ont débarqué du « Maid of Orléans », en provenance de Douvres. N'eût-ce été la présence du sous-préfet, en tenue, aux côtés d'un monsieur distingué, qui représente le Danemark à Dunkerque, et le renforcement discret du service d'ordre, personne n'eût peut-être rien remarqué.

La Reine Ingrid et la Princesse Margrethe franchirent la passerelle du bateau comme de simples voyageuses, précédées et suivies par des touristes bri-

tanniques reconnaissables à leurs joues roses, à leurs cheveux blonds tirant sur le roux et au Leica pendu autour du cou. Venant rendre visite à notre pays d'une façon strictement privée, la Reine avait tenu à ce que tout protocole officiel fût écarté et que les honneurs dus à son rang ne lui fussent pas rendus. C'est donc entre deux haies formées par des sergents de ville, des douaniers et des porteurs de bagages, plus curieux que figés, que l'épouse du roi Frédéric IX et sa fille, l'héritière du trône de Danemark, passèrent pour rejoindre le compartiment qui leur avait été réservé dans la voiture 15 du train de Paris.

Je crois que tous ceux qui assistèrent à la scène furent, comme moi, frappés par la douceur du visage de la Reine, par la bonté de son regard. Elle était vêtue d'un sobre tailleur de voyage gris, coiffée d'un chapeau de même teinte d'où s'échappait sa chevelure blond cendré; elle portait des chaussures et un sac en crocodile. La jeune Princesse, dont c'était le premier contact avec la terre de France, avait l'air réjoui. Elle était habillée également de gris avec un chapeau de velours marron orné d'un gros pompon. Elle portait des chaussures de sport et des socquettes.

Installées dans le compartiment, la Reine, côté face, place n° 17, et la Princesse, côté dos, n° 18, retrouvèrent la gouvernante anglaise qui les accompagnait. Une magnifique gerbe de glaïeuls rouges avait été déposée sur la banquette. Sept valises de cuir et autant de sacs garnissaient les filets. A 14 h. 45, le train s'ébranla, salué, toujours discrètement, par le consui, le sous-préfet et quelques agents.

A la porte du compartiment royal, veillait un inspecteur de police, spécialiste des voyages présidentiels. Il se tenait dans le couloir, prêt à écarter les importuns, et il dut intervenir pour empêcher un voyageur de prendre une photo de la Reine.

A 15 h. 20, Sa Majesté, suivie par la Princesse et la gouvernante, se rendit au wagon-restaurant. La table n° 8 lui avait été réservée, et elle déjeûna sans façons, parmi d'autres clients. Le ténor italien Benjamino Gigli et son impresario, lequel se signalait par un énorme œillet rouge piqué au revers du veston, prenaient leur repas un peu plus loin. Eux attiraient les regards.

La Reine et la Princesse mangèrent de bon appétit. Leur menu fut celui de tout le monde: céleri rémoulade, fonds d'artichauts, filets de maquereaux, saucisson; le poisson fut remplacé par une omelette nature; comme légumes, des petits pois et des pommes; le fromage fut du camembert, et les fruits, des poires, du raisin, des oranges et des bananes.

Entre les plats, la Reine fuma deux cigarettes et la jeune Princesse qui, par la vitre, découvrait la campagne française, posa des questions. Après avoir bu son café, la Reine Ingrid demanda l'addition, la fit régler par la gouvernante, et tint à féliciter le maître d'hôtel.

— J'ai été servie avec race, dit-elle en souriant.

Le visage du brave homme s'empourpra sous la chaleur du compliment royal. Puis, à 16 heures, cette fois précédée par sa fille, la gracieuse Majesté rejoignit son compartiment où l'attendait le contrôleur des billets...

Ce fut alors la détente complète. La Reine ôta son chapeau, fuma, bavarda, semblable aux autres voyageurs. La Princesse ouvrit une valise et en sortit deux ours, un lapin, un singe en peluche, les installa, et joua très naturellement, comme une petite fille qui aime à se donner des allures de grande personne. J'ai remarqué que le lapin devait avoir ses préférences, car elle l'embrassa plusieurs fois. Elle lut aussi quelques pages d'un livre.

Mais la Reine ne débarqua pas tout à fait incognito à la gare du Nord. Il s'en fallut de beaucoup. M. de la Chauvinière, chef du protocole de l'Élysée, l'accueillit en même temps que vingt photographes et un millier de banlieusards plantés, là, sur le quai, et intrigués par le carrousel des flashes, le peloton des agents et l'ambiance nerveuse qui président à tout événement important. Les badauds assemblés ne comprirent pas que cette femme mince, qui passait les bras chargés d'œillets rouges et blancs et cette jeune fille étreignant un bouquet de roses étaient Ingrid et Margrethe de Danemark. Quelques-uns se pressèrent vers la sortie pour voir de plus près, mais déjà une longue fimousine noire, battant pavillon rouge à croix blanche, filait dans Paris...

La voiture s'arrêta quelques instants plus tard au 23 de l'avenue Montaigne, devant l'entrée du Plaza-Athénée. Un appartement avait été préparé au quatrième étage de l'hôtel à l'intention de la reine et de la jeune princesse. Il n'y eut point de réception organisée. Légèrement fatiguées par le voyage Londres-Paris, Sa Majesté et Son Altesse goûtèrent quelque repos avant le dîner, qui n'eut pas lieu à l'hôtel. A 8 h. 15, en effet, la voiture de l'ambassade les emporta vers un célèbre restaurant de la rive gauche. Le repas se déroula sans protocole aucun, mais la reine tint à éviter les photographes. A 11 h. 30, elle était de retour à l'hôtel, où le rideau était baissé sur sa première soirée parisienne.

Nous savions que, le lendemain matin samedi, la Reine avait manifesté le désir de visiter quelques magasins en compagnie de sa fille et de Mlle de Longvilliers, gouvernante française. Elle voulait faire cette promenade dans Paris sans surveillance et sans... photographes. A 9 heures du matin, nous étions quelques-uns à monter la faction devant le Plaza-Athénée pour essayer d'obtenir le cliché sensationnel d'une reine et d'une princesse flânant de boutique en boutique comme de simples particulières. Les inspecteurs de police chargés de la surveillance des hôtes royaux nous aidaient à tromper cette longue attente. Mais dès que l'un d'eux s'éclipsait dans le hall de l'hôtel, nous étions sur nos gardes, 10 heures... 11 heures... Nous attendons toujours la Reine. Elle n'apparaît pas! 11 h. 30! Cela devient inquiétant pour nous. Que se passe-t-il? Midi! Cette fois, nous avons perdu et nous reconnaissons volontiers notre défaite. Nous avons misé sur la porte d'entrée et la reine est sortie,



A VERSAILLES EN TOURISTES...

La reine de Danemark et la princesse héritière ont visité le château de Versailles. Sous la conduite du chef des gardes, elles ont arpenté les magnifiques allées des jardins sans que les visiteurs aient pu se douter de leur présence. Après avoir vu le hameau de la Reine, elles sortent tranquillement par la grille du Petit-Trianon...



L'ADIEU DE LA PRINCESSE

La princesse Margrethe est repartie pour Copenhague après avoir passé vingt-quatre heures à Paris. A la gare du Nord, la reine a acheté quelques journaux pour sa fille, puis lui a fait ses recommandations. Lorsque le train a démarré, Margrethe, de la fenêtre de son wagon, a joyeusement salué sa mère qui a répondu longtemps.

il y a assez longtemps, par le bar de l'hôtel qui donne sur la rue du Boccador.

Elle a pris tout simplement un taxi, puis un autre pour dépister les importuns que nous sommes et elle s'est beaucoup amusée d'avoir déjoué les plans que nous avons établis. En toute tranquillité, la reine a pu se promener dans la rue, regarder les vitrines, aller de l'Opéra à la Madeleine, puis faire visiter à la jeune princesse un grand magasin situé à proximité du Palais-Royal. Elle a pu, ensuite, déjeuner calmement dans un restaurant de l'avenue Marceau.

Le bruit avait couru que la reine devait se rendre, dans le courant de l'après-midi, à Versailles. Il y avait deux raisons à cela. D'une part, la jeune princesse, écolière studieuse, voulait connaître le château et, d'autre part, sa gouvernante française, Mlle de Longvilliers, habite la cité des rois, exactement au 40 de la rue Saint-Charles. Nous nous étions bien promis, cette fois, de ne pas nous laisser distancer. Dès 15 heures, dans la cour du château, il était facile de remarquer, à certains signes, qu'on attendait des visiteurs de marque. Il y avait, notamment, deux jeunes femmes vêtues d'un corsage blanc et d'une jupe rouge. Rouge et blanc : les couleurs du Danemark. C'était clair ! Effectivement, à 15 h. 20, la longue limousine de l'ambassade pénétrait dans la cour du château. Elle stoppa non loin de la statue équestre du Roi-Soleil, mais personne n'en descendit. La reine abaissa la vitre et bavarda vingt secondes, sous le regard intéressé d'une centaine de curieux qui attendaient leur tour d'entamer la visite des appartements. Puis la voiture démarra en direction des jardins.

Une solution s'offrait à nous pour rejoindre la reine. Il fallait l'attendre à Trianon, qu'elle ne manquerait pas de faire visiter à la jeune princesse. La voiture était partie vers le fameux « tapis vert » du palais, sous la conduite du chef des gardes qui pédalait à perdre haleine sur son vélo pour régler l'allure. Au Grand Trianon, la reine n'est pas là ; au Petit Trianon, pas davantage, au hameau de Marie-Antoinette, toujours rien.

Nous allons revenir à notre point de départ, lorsque, devant la grille du Petit Trianon, nous apercevons la voiture de la reine qui stationne, le chauffeur et les inspecteurs qui conversent. Plus de doute ! La reine est dans les parages. Dix minutes plus tard, elle arrive, tenant la jeune princesse par la main. Toutes deux paraissent enchantées de cette promenade. Elles sont gaies, souriantes. Sa Majesté prend congé du chef des gardes en le remerciant et la princesse fait au brave homme en uniforme sa plus gracieuse révérence.

Nous filons, sans attendre, vers la gare du Nord, où le train pour Copenhague, rangé sur la voie 1, doit s'ébranler à 19 h. 45. Vingt minutes avant le départ, la reine Ingrid et la princesse Margrethe, accompagnées du prince Georges, de sa femme, la princesse Anne, et de plusieurs personnalités de l'ambassade de Danemark, sont sur le quai. La reine, elle-même, achète quelques revues et journaux, pour sa fille, à l'éventaire ambulancier qui se trouve là. La jeune princesse paraît impatiente, nerveuse. Elle serre des mains, prend le bras de sa mère qu'elle va quitter avec peine, sans doute. On sent que la reine lui fait quelques recommandations, car elle ne la reverra qu'à la fin novembre, à Copenhague. L'instant des adieux est arrivé, Margrethe prend congé des personnalités présentes, en faisant une révérence rapide à chacune d'elles, puis revient auprès de sa mère. La reine tapote affectueusement la joue de sa fille et l'embrasse par deux fois.

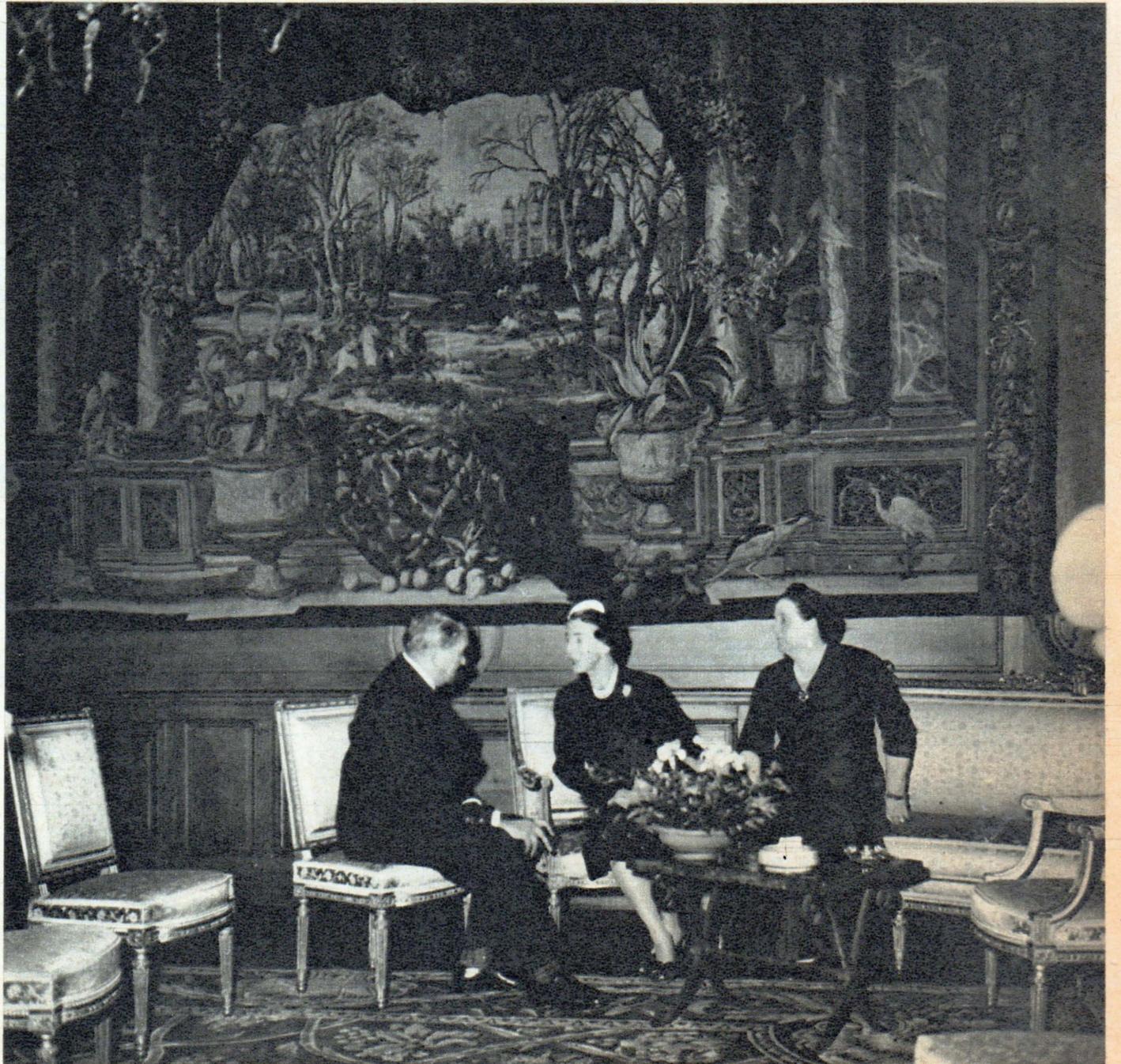
Margrethe est maintenant à la fenêtre de son compartiment dont elle a baissé la vitre. Elle est appuyée sur ses coudes et la reine doit le lui faire remarquer, car elle les retire prestement. La princesse parle, mais son visage s'assombrit à l'approche du départ. Elle baisse les yeux. Peut-être pense-t-elle à ces vingt-quatre heures d'enchantement, trop vite enfilées, qu'elle vient de passer à Paris ? La locomotive siffle, la princesse relève la tête et sourit. Sa main s'agite en un adieu qu'elle veut joyeux. La reine lui fait signe longuement de sa main gantée.

Nous laissons la reine passer tranquillement sa deuxième soirée parisienne, mais nous sommes, dimanche, à 11 heures, devant le château de Rambouillet, où le président de la République et Madame la présidente l'attendent pour déjeuner dans l'intimité. Peu avant 13 heures, le président Coty apparaît sur le perron de l'entrée. Il est vêtu d'un costume gris à fines rayures. Il est souriant, détendu, en pleine forme. Mme Coty est à son côté, toujours gracieuse. La voiture de la reine est signalée et, bientôt, on l'aperçoit au bout de l'allée du château. Un demi-cercle savant dans la cour et l'automobile, une Mercury noire, vient se ranger doucement au pied du perron. La reine descend et est accueillie par M. Coty de la façon la plus charmante qui soit. Le contact est franc, sympathique. Notre président, avec son bon sourire, est plein d'aisance. Marie-Claire, l'une des petites-filles de M. Coty, offre gentiment une corbeille de fleurs à la reine.

Le déjeuner a duré deux bonnes heures. Il s'est déroulé dans la plus stricte intimité, ainsi que la reine l'avait désiré. A 16 heures, la Mercury repartit vers Paris et le geste de la main que le président et la présidente firent signifiait que Sa Majesté les avait conquis par sa cordialité et sa douceur.



DIMANCHE, LA REINE DE DANEMARK ETAIT INVITEE AU CHATEAU DE RAMBOUILLET PAR LE PRESIDENT ET Mme COTY.

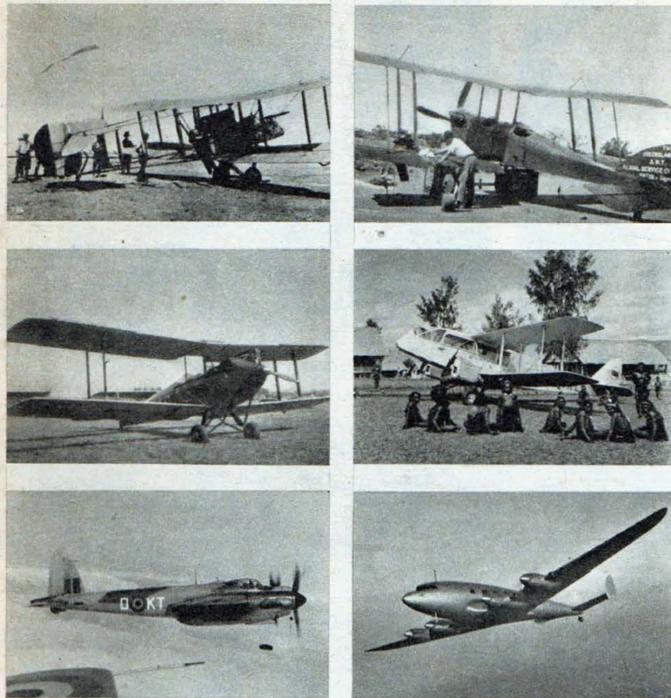


Dans l'intimité à Rambouillet

C'était la première fois, depuis le début du nouveau septennat, que la reine Ingrid de Danemark venait en France. Elle sympathisa immédiatement avec le couple présidentiel et fut enchantée des quelques heures qu'elle passa en sa compagnie, promettant même de revenir bientôt avec le roi Frédéric IX. Lorsque la reine prit congé, il pleuvait et un huissier l'abrita pour monter en voiture, tandis que M. et Mme Coty lui faisaient un au revoir amical de la main en lui souhaitant bon voyage.



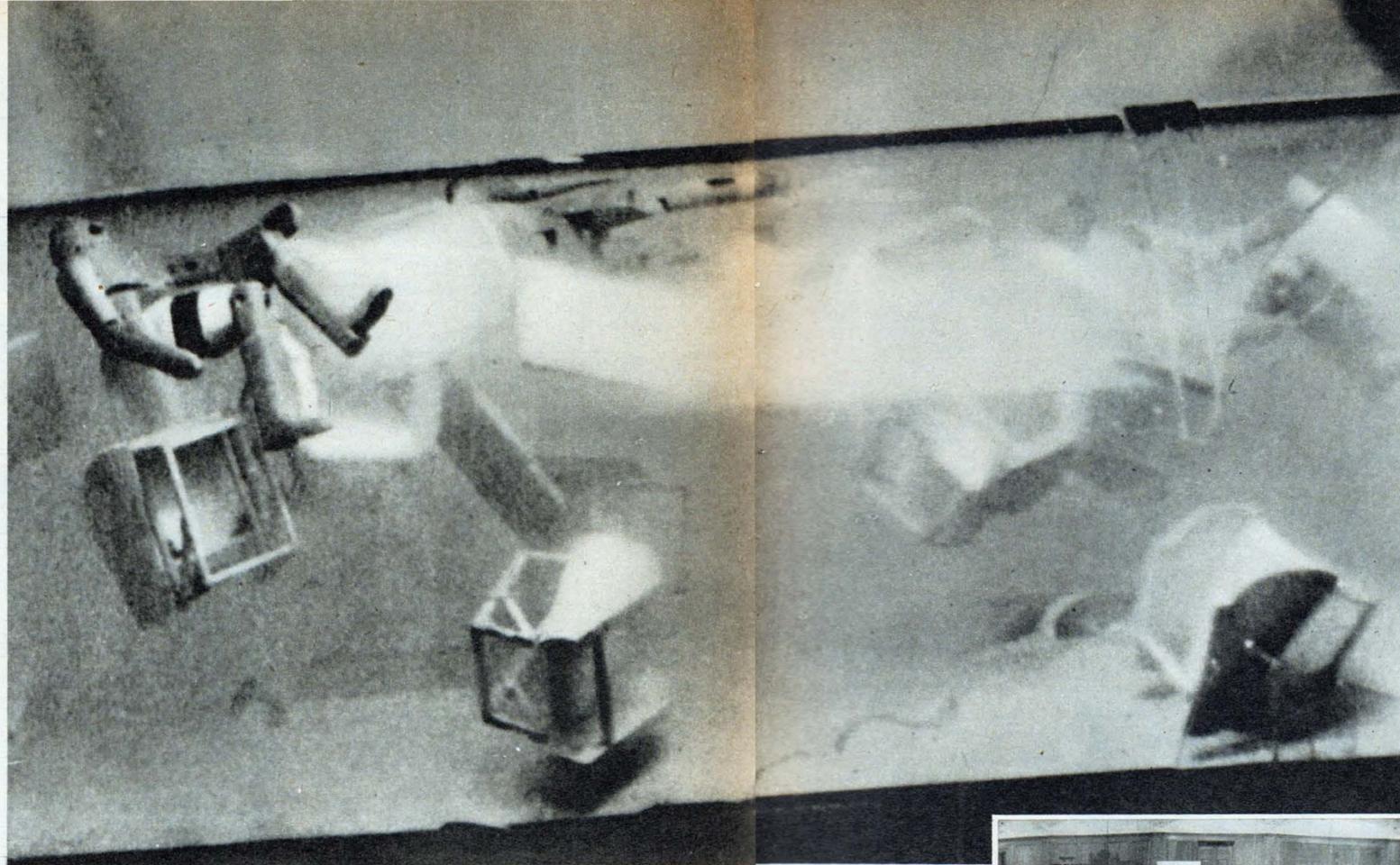
Trois drames en 46 ans



Geoffrey de Havilland est né en 1882. Après avoir fait ses études d'ingénieur, il construisit son premier avion en 1908. Pendant la première guerre mondiale, il était capitaine d'aviation, et pilotait des appareils sortis de son usine. Il est l'ami de la famille royale. Pendant la deuxième guerre, ses ateliers marchèrent à plein rendement. Il dessina le fameux « Mosquito ». La perte de ses deux fils, morts accidentellement, fut sa première épreuve. L'affaire des « Comet » vient encore accabler cet homme, et met en cause toute l'industrie aéronautique anglaise.



L'industrie aéronautique française produira prochainement un biréacteur moyen courrier susceptible de remplacer le Comet, le S.E.210 « Caravelle ». Muni de deux réacteurs Rolls-Royce, cet appareil volera à 12.000 mètres d'altitude, à 730 km.-heure. Les réacteurs, pour la première fois, sont placés en nacelle, à l'extrémité arrière du fuselage.



INSTALLÉE A L'INTERIEUR DE L'AVION-COBAYE, LA CAMERA A GRANDE VITESSE A FILME AU 1/1.000 L'ECLATEMENT DE LA CABINE.

HAVILLAND A PERDU SON TROISIÈME FILS : LE « COMET »

par Robert Pommier

Octobre 1938. Dans son bureau, dont les fenêtres donnent sur l'aérodrome de Hatfield, le magnat de l'aviation britannique, l'ami de la famille royale, sir Geoffrey de Havilland, marche de long en large, les mains derrière le dos. C'est un homme d'aspect sévère, grand, habillé de noir, au visage osseux. Il a deux ailes à la place du cœur, et sa vie toute entière est consacrée à l'aéronautique. Il fut lui aussi, du temps des frères Wright et de Blériot, un pionnier en casquette à carreaux, visière sur la nuque. Il chevauchait alors des « cages à poules » faites de longerons disjointes et mal assemblés. Aujourd'hui, des bolides effilés sortent de son usine.

Son premier pilote d'essai, R.J. Waight, vient de se tuer en vol. Sir Geoffrey a convoqué l'un de ses trois fils, celui qui porte son prénom : Geoffrey Junior.

Quelques minutes plus tard, le père et le fils sont face à face. Au loin, on entend le miaulement des moteurs qui tournent follement dans les ateliers.

— Geoffrey, je vous ai désigné pour remplacer Waight.

— Je vous en remercie, père, et je...

Mais sir de Havilland a déjà congédié Geoffrey Junior d'un geste. Dans la famille, on aime l'aviation, un point c'est tout.

Le 23 août 1943, l'un des trois frères, John de Havilland, également pilote d'essai, se tue à bord d'un « mosquito » sorti des usines paternelles. Sir Geoffrey, le vieil homme sévère, ne pleure pas. Il est seulement un peu plus pâle qu'à l'ordinaire, un peu plus taciturne, et ses épaules se voûtent quand il marche sur le grand terrain où reposent ses avions.

En septembre 1946, Geoffrey Junior, toujours chef des essais, prend les commandes du DH-108 expérimental, avion à réaction taillé comme une fusée. Geoffrey n'est plus un jeune homme, et le dur métier a marqué son visage. Il ressemble à Spencer Tracy dans un rôle de héros. Il a 36 ans.

Un geste de la main, le pouce levé. Un long hurlement, un éclair de métal dans le ciel. C'est un essai normal, comme tous les jours. Quelques minutes plus tard, heurtant la barrière du son, l'appareil explose, et sir de Havilland perd son second fils.

Cachant sa peine, le père continue, guidé par sa folle passion. Le seul fils qui lui reste travaille à l'usine, aux services commerciaux. La firme a déjà produit une gamme d'avions célèbres, parmi lesquels figurent le « Mosquito » et le « Vampire ».

En 1952, le « Comet », qui doit être le premier avion à réaction pour passagers, est présenté au public. C'est un énorme succès. Les Américains sont dépassés. Les Douglas et les Constellation semblent périmés à côté du Comet qui peut voler vite, à une altitude considérable. Ses réacteurs laissent entendre un doux ronronnement de

LE PROCÈS

La commission d'enquête s'est réunie à Church House, Westminster, avec la solennité d'une véritable cour de justice. Les débats étaient présidés par Lord Cohen. De nombreux techniciens ont été interrogés. Jamais un accident d'aviation n'avait été l'objet de telles investigations.



moteur électrique. Pendant le vol, les passagers s'amusaient à faire tenir des pièces de monnaie en équilibre sur la tranche. Les tasses de café, remplies à ras bord, ne perdent pas une goutte de liquide.

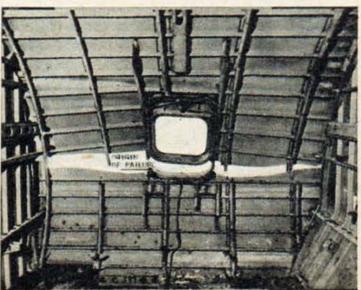
Air France et l'U.A.T. passent commande de plusieurs appareils qui entrent bientôt en service.

C'est alors qu'en janvier dernier deux Comet, ayant derrière eux moins de 4.000 heures de vol, s'abattent peu après leur décollage de Rome. Il y a cinquante-six morts. Les carcasses disloquées reposent au fond de la mer.

Ces catastrophes deviennent une affaire d'Etat pour l'Angleterre qui croyait déjà dominer le marché aérien pour les vingt années à venir. Le ministre des Transports et de l'aviation civile, Lennox Boyd, vient lui-même diriger l'enquête, et l'amiral Mountbatten, commandant en chef des forces britanniques en Extrême-Orient, surveille le renflouement des épaves. On emploie la télévision sous-marine.

LES PIÈCES A CONVICTION

Les pièces récupérées au fond de la mer ont été examinées détail par détail. Elles n'ont pas livré le secret des catastrophes. En désespoir de cause, on décide de plonger un fuselage de « Comet » dans une cuve à eau et de le soumettre à de fortes pressions. On trouva alors que le fuselage cédaît au niveau des ailes. C'était la condamnation du Comet.



LE TÉMOIN N° 1

Sir Geoffrey de Havilland, que l'on voit ici en compagnie de son fils Geoffrey junior, qui se tua à bord d'un avion à réaction, est un homme sévère, guidé par une grande passion de l'aviation.

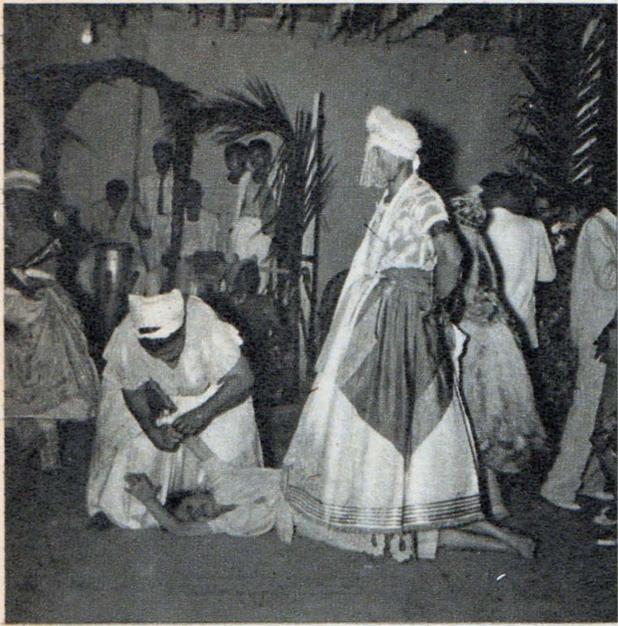
Les trois quarts d'une épave sont récupérés au large de l'île d'Elbe et des milliers de pièces sont examinées au microscope. A Londres, lord Cohen préside un véritable tribunal. Un rapport est dressé. Il comporte 5 kilos de papier, 120.000 mots et 285 illustrations. Dernièrement, un fuselage de Comet fut plongé dans une immense cuve à eau reproduisant les pressions subies en vol, et l'on trouva enfin la cause des accidents : la fatigue du métal.

On sait maintenant comment ont eu lieu les catastrophes. Les cabines se sont ouvertes à la hauteur des ailes, et les passagers assis dans la cabine pressurisée, ont été projetés en plein ciel. L'accident a duré une fraction de seconde.

Les Comet II et III entreront-ils en service ? Personne ne le sait encore. Le Comet I est définitivement condamné.

Et dès maintenant, un appareil français se montre susceptible de prendre la relève du progrès : la Caravelle, que nous verrons voler l'année prochaine.

MORT ET RÉSURRECTION DE L'ANCÊTRE DIVINISÉ



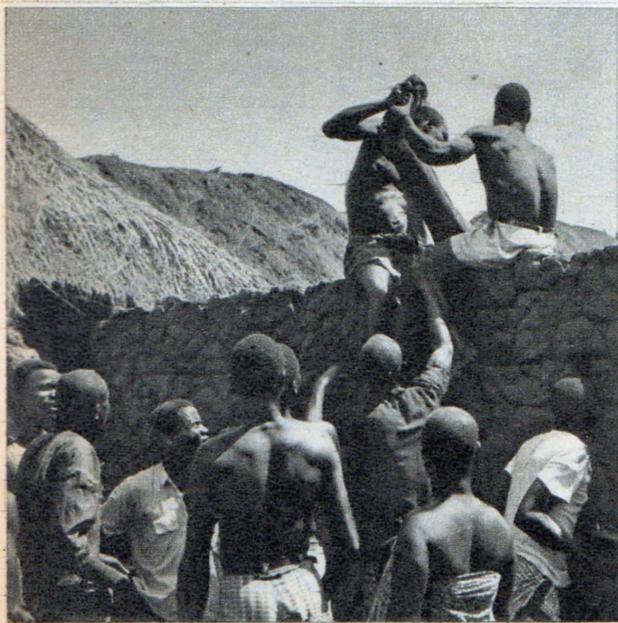
ON DIT QUE LA DIVINITE L'A DESIGNÉ

Il arrive qu'au cours d'une cérémonie sacrée, un assistant ou une assistante tombe en transes au pied d'un prêtre ou d'une prêtresse considérée comme une divinité incarnée. On dit qu'elle a été désignée par la divinité. Cette dernière est un ancêtre du groupe qui, de son vivant, avait fait un pacte avec une force protectrice de la nature. Cette présente scène se passe en Amérique du Sud, chez des descendants d'Africains transportés au temps de la traite.



ENTOURE DE CERCLES DE PROTECTION

Sur la natte, qui a été soulevée et reposée sept fois, le corps du sujet est étendu. Il a pris la couleur verdâtre du linceul. Son visage est recouvert d'une grande feuille. A proximité, sont disposées les jarres couvertes de toile blanche. Des massues, appelées « bâtons de Sakpata », se terminent en tête de mort. Tout autour de la natte ont été tracés des cercles magiques de protection, avec une traînée de farine de maïs mélangée d'huile.



LE SUJET CHOISI A PERDU SA PERSONNALITE

Maintenant, nous sommes au Dahomey, au lieu d'origine des noirs que nous avons rencontrés en Amérique du Sud. Les traditions sont les mêmes. Le sujet choisi par la divinité est considéré comme ayant perdu sa personnalité ancienne, symboliquement « tuée » par le dieu ou la déesse. Il est emmené au couvent et, une semaine plus tard, a lieu la cérémonie de la résurrection. Le corps est d'abord passé par-dessus l'enceinte du couvent.



LE MORT EST APPELE SEPT FOIS

Des femmes s'agenouillent et se mettent à masser le corps du sujet et à le laver avec le contenu des jarres, de façon à faire disparaître la couleur verte, symbole de la pourriture. On remarque, sur le corps des laveuses, des tatouages, signes d'initiation. Toute l'assistance s'agenouille, nu-tête. Le grand prêtre place des pièces d'argent dans la bouche des laveuses et en jette dans les jarres. Il se retire ensuite et crie sept fois le nom du « mort ».



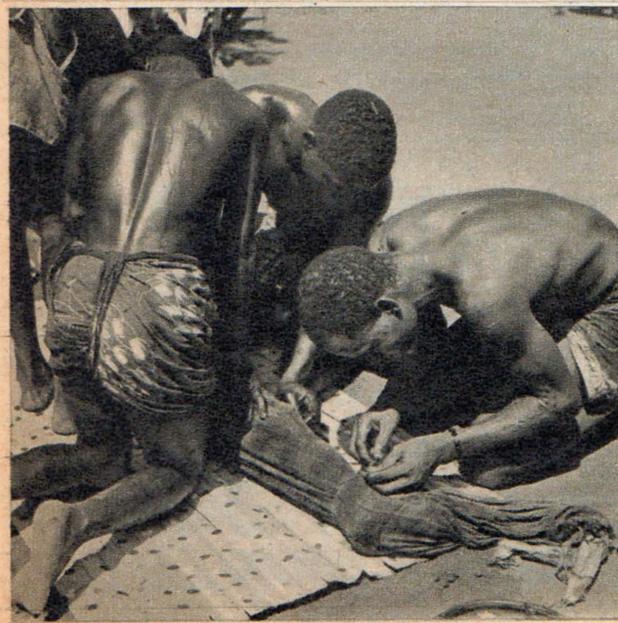
IL EST PROMENE AUTOUR DE LA PLACE

Le sujet est enveloppé dans un suaire et promené, par quelques initiés, trois fois autour de la place et balancé en tous sens. Il est suivi de porteurs de poulets et de jarres contenant des décoctions de feuilles dont la nature reste secrète. Le suaire est généralement de couleur verte. En dehors des cérémonies, les initiés vivent comme les autres membres du groupe : ils sont cultivateurs, pour la plupart, et on les retrouve, aux champs et au marché.



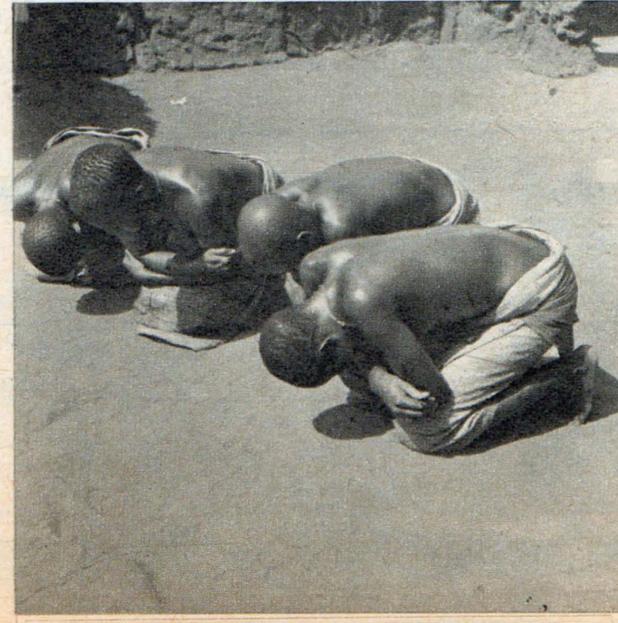
AU DERNIER APPEL LE CORPS FREMIT

Au dernier appel du grand-prêtre, « Zakpatanou », le corps frémit et s'agite. La foule manifeste son enthousiasme par des cris d'allégresse et la musique se met à jouer. Le corps du « ressuscité » est de nouveau promené trois fois autour de la place. On lui pose les pieds sur le sol et il est ramené au couvent. Il est né à une nouvelle vie et appartient à la divinité. C'est un nouveau lien qui s'est créé entre la tribu et le dieu.



SUR UNE NATTE DE JONC TACHETEE

Le sujet est posé sur une natte. Il est aspergé du contenu des jarres, avec accompagnement de chants recueillis. La natte est faite d'une sorte de jonc et tachetée de points noirs et rouges, symboles de Sakpata, divinité de la variole. Sous ce tapis, il a été procédé à un sacrifice de poulets, dont on ne voit plus, une fois la cérémonie terminée, que du sang et des plumes, les corps des victimes « ayant été engloutis par la terre ».



L'HEURE DE L'INITIATION EST VENUE

Au couvent, l'initiation commence. Les « ressuscités » — car il y en a généralement plusieurs par cérémonie — sont devenus d'une docilité d'enfant et plongés dans un curieux état d'hébétéude. C'est alors que leur sont inculquée la personnalité de l'ancêtre divinisé, ce qui redonne sa vigueur au pacte passé jadis par ledit ancêtre avec la divinité. On voit ici quelques « ressuscités » saluant le grand-prêtre.



LE MEME DIEU PROVOQUE CETTE EXTASE, EN AFRIQUE (CI-DESSUS) ET EN AMERIQUE DU SUD (CI-CONTRE)

MAGIE DES NOIRS : MAGIE BLANCHE

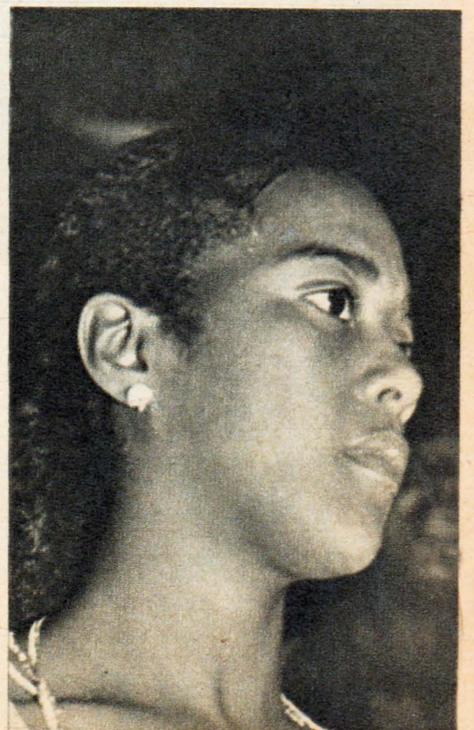
par Pierre Verger

Pierre Verger a fait plusieurs voyages en Afrique et en Amérique du Sud. Son but était de préciser ce que l'on sait de l'origine des cultes pratiqués dans certaines régions d'Afrique — le Dahomey par exemple — et que l'on retrouve, à peu près intacts, dans certaines contrées du sud de l'Amérique, où ils ont été introduits aux temps de la traite des noirs.

La plupart de ces cultes ont un caractère magique et, contrairement à ce que l'on pense généralement, cette magie des noirs est une magie blanche, en ceci qu'elle est une exaltation des puissances du bien et des forces spirituelles.

De ses voyages, rendus possibles par l'Institut Français d'Afrique noire, Pierre Verger a rapporté, en même temps que des notes, une documentation photographique dont l'essentiel a fait l'objet d'un album récemment paru : *Dieux d'Afrique* (1). De ses études et de son ouvrage, il a extrait, pour nos lecteurs, les éléments de cette synthèse que nous leur présentons.

(1) Chez Paul Hartmann.





L'ARBRE SACRÉ

Le loko est un arbre sacré en temps que support d'une divinité. Cette photo, prise en Amérique du Sud, représente une scène d'offrande. Une prêtresse vient de déposer, entre les racines géantes d'un arbre centenaire, de l'eau, de la farine de maïs, de l'huile de palme et autres nourritures, afin de se concilier les bonnes grâces de la divinité. D'ailleurs, celle-ci ne peut subsister que dans la mesure où les croyants la reconnaissent, la nourrissent et l'honorent. Il existe une interdiction

pendance constante entre les dieux et les hommes. Nombreuses sont les divinités auxquelles le loko peut servir de support : divinités et dieux des chasseurs, des guerriers, des maladies contagieuses, du tonnerre, du vent et des tempêtes, etc...

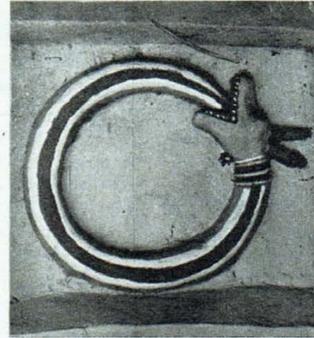


Lissa est le principe mâle du couple créateur. Il est figuré par un caméléon qui rappelle les diverses colorations que prend chaque soir l'horizon, à l'ouest. Le principe féminin, Mawou, représente l'Orient et la lune. Le blanc est sa couleur. Lissa et Mawou, adorés sous ces noms au Dahomey, ont leur origine au pays Yorouba, au Nigeria, où ils s'appellent Oschala et Yeyé Mowo.



Shango est le dieu du tonnerre des Yorouba. Il est « viril, gaillard, vaillant et justifié ». On l'invoque pour obtenir le châtimeut des voleurs et des malfaiteurs et c'est la raison pour laquelle la mort par la foudre est infamante. Une maison touchée par le tonnerre est marquée par la colère du dieu et son propriétaire devra payer de lourdes amendes à ses prêtres.

Ogoun est le dieu des forgerons, des guerriers, des cultivateurs et de tous ceux qui travaillent et utilisent le fer (coiffeurs, bouchers, chasseurs, pêcheurs, automobilistes, etc.). L'un de ses emblèmes est ce grand coutelas orné d'instruments de fer sur lequel sont consommés des sacrifices, particulièrement avant un combat pour lui « vouer l'ennemi ». Celui-ci figure au musée historique d'Abomey.

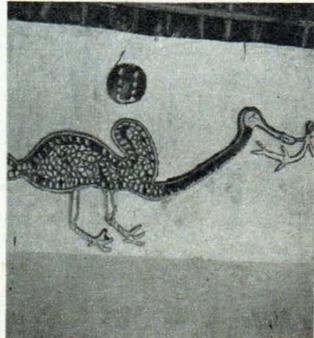


Dan, au Dahomey, et Dshoumaré, au Nigeria, est représenté sous la forme du serpent arc-en-ciel. Il est le symbole de la continuité ; c'est la raison pour laquelle il se mord la queue, formant ainsi un circuit fermé. Il évoque la force vitale, le mouvement et est à la fois mâle et femelle. C'est lui qui empêche la terre de se désintégrer. On l'invoque pour obtenir la prospérité.

Oshoun est la divinité de la rivière dont elle porte le nom, qui coule au Nigeria. On dit qu'elle était l'épouse de Shango. Cette photo a été prise en Amérique du Sud, où on lui voue le même culte qu'au Nigeria. Elle est considérée comme coquette et vaniteuse et celles qui l'incarnent dansent en agitant leurs bras pour faire tinter leurs bracelets, en s'éventant gracieusement et se regardant avec satisfaction.



Yémanja est la divinité des eaux de mer et des eaux douces et la mère de tous les autres dieux, car rien ne peut exister sans eau. Elle symbolise la maternité. De grandes fêtes ont lieu en son honneur à Bahia, où des offrandes sont jetées à la mer. Une légende dit que, dans les temps anciens, lorsque l'eau manquait et que Yémanja était étendue et dormait, il suffisait qu'elle se retournât pour ranimer les sources.



Tohossous, ce qui signifie roi des eaux, vient sur terre dans le corps des enfants anormaux et monstrueux. C'est un signe de mécontentement et de rappel à l'ordre. On fait des sacrifices pour le calmer. Tohossous n'est pas un dieu unique, mais une famille de dieux. Celui que l'on voit sur cette image est Zomadanou, premier fils anormal d'un roi du Dahomey. Il est représenté sous la forme d'un canard mangeant des poissons.

Sakpata est la divinité de la terre. Il punit les malfaiteurs et ceux qui lui manquent de respect en leur donnant des maladies contagieuses, la variole en particulier. Il est du reste dangereux de prononcer son nom et on l'appelle plus généralement le « maître de la terre ». Il est considéré comme un roi ; c'est pourquoi ce personnage qui l'incarne porte des ornements royaux. Les prêtres de Sakpata punissent en donnant la variole.



So Bradaga est le gardien des rois et des divinités. C'est une sorte de policier nocturne lorsqu'il s'appelle Zancbété. Il se présente sous la forme d'une meule de paille, parfois couronnée d'une tête horrible. Il danse en tourbillonnant sur lui-même et parle d'une voix creuse et nasillarde. On le voit ici peint sur un mur d'un temple de Tohossou, où l'on reconnaît une représentation de Dan (le serpent).





Van Dongen coiffe son fils de son chapeau, lui met sa pipe entre les dents et sa palette dans la main, et ce sera l'affiche des peintres du bonheur.

Est-il encore possible d'être heureux sur la terre et, particulièrement, dans notre pays ? Etes-vous heureux ? Si oui, dites-le nous. Nous saisissons sur le vif le spectacle de votre bonheur. Vous nous direz quels en sont les secrets, les recettes ; nous en respecterons l'anonymat si vous nous le demandez. Si vous ne vous trouvez pas assez heureux vous-même, signalez-nous ceux qui le sont dans votre entourage... Ces secrets, ces recettes, ces spectacles de votre bonheur que nous recueillerons et que nous fixerons pourront servir d'exemples, de leçons, de sujets de réflexions et de méditations à ceux qui ne sont pas heureux et qui pourraient l'être.



Le bonheur est partout. Il a fait son nid dans cette maison du plus triste des styles modernes.



En leur montrant les images de sa vie, la maman leur apprend que le bonheur réside en grande partie dans l'affection des êtres chers.



Dans leur chambre minuscule, Dominique et Jean-Louis ont pour compagnon l'oiseau bleu de l'enfance heureuse. Ils respirent la joie.

Les mille raisons du bonheur de Mme Lucette V...

« Je suis très heureuse pour mille raisons que je vous donnerai quand vous le désirerez », nous écrit Mme Lucette V..., répondant à notre appel. Et nous avons répondu à son invitation. Rue des Amiraux. Une maison « modern style », mais dont l'aspect n'en est pas moins rébarbatif.

Deux pièces de 2 mètres sur 3 et une cuisine grande comme un torchon. La : un ménage, deux enfants et le bonheur.

Les « mille raisons » du bonheur de Mme Lucette V..., un mot les contient : la famille, et Mme V... les résume ainsi : bonheur de vivre, même en ces temps ingrats ; bonheur d'aimer un mari après dix ans de mariage, comme au premier jour ; bonheur d'avoir deux enfants bien portants ; bonheur d'être logé, même mal ; bonheur de voir mon mari lutter avec succès dans sa profession ; bonheur de me souvenir sans amertume des heures les plus pénibles.

Et le récit que cette femme heureuse nous fait de sa vie pourrait être celui de bien des femmes qui se croient malheureuses :

« Je suis née dans la banlieue parisienne... Mon père était un fonctionnaire aux principes rigides : jamais un mot à table, la robe de taffetas le dimanche et la promenade dominicale à Paris sur les boulevards. J'aurais pu me révolter, je me contentai de rire et mes explosions de gaieté me valaient parfois des remontrances. Je suis une nature optimiste c'est tout dire et mon visage épanoui, à l'école comme au bureau, m'a souvent causé des ennuis. Vers 18 ans, mon père me trouva une place dans un ministère : je la refusai. J'appris la sténo-dactylo, et je m'engageai comme secrétaire. Je ne pouvais m'habituer à ce qu'on me donnât des ordres. Mais la vie m'a appris à interroger ma conscience lorsque quelque chose me coûte : c'est toujours elle qui, finalement, l'emporte. A la troisième place, je m'étais fait une raison, et c'est alors que je trouvai mon mari. J'aime beaucoup mon mari, et pourtant, son caractère est le contraire du mien. Il est flegmatique, son origine, d'ailleurs, est anglo-saxonne. Il est très musicien et excessivement courageux. Je peux dire, si comme on l'affirme couramment, le mariage est une loterie, que j'ai acheté le bon billet. J'étais sûre que mon mari arriverait dans la vie, et malgré les difficultés actuelles, il répond à mes espoirs. Après notre mariage nous avons été follement heureux, bien que dans une misère sinistre. Mon mari, qui finissait un stage nécessaire à sa situation d'homme d'affaires, ne gagnait rien et nous vivions tous les deux, avec un seul salaire. La belle époque ! J'en ris encore quand je m'en souviens. Notre « deux pièces », pourtant minuscule était encore trop vaste pour contenir nos meubles. Je revais cet hiver 1943 qui fut si froid : notre matelas était par terre, nous avions un réchaud à alcool pour faire la cuisine... et pas un sou... Mon mari avait la grippe : je n'avais que du tilleul à lui donner. Au premier bombardement de la Chapelle, nous avions été sinistrés ; une bombe était tombée dans la cour de l'immeuble ouvrant d'un seul coup nos deux pièces en plein air... Nous avions perdu la moitié de nos meubles et nous avions dû vendre l'autre moitié parce que nous manquions d'argent. On nous avait donné la moitié d'un appartement inoccupé pour attendre la remise en état du nôtre. Un jour les propriétaires revinrent, et mirent nos meubles sur le palier. Quand nous vinmes rue des Amiraux, la situation n'était guère plus brillante. Je travaillais rue Truchet et je n'avais pas assez d'argent pour prendre le métro ; je faisais la route à pied. Pourtant que cette époque était joyeuse ! J'étais tellement insouciant qu'il m'arrivait des aventures étonnantes. Un jour, l'entends dire qu'une émission publique se déroulait dans mon quartier, j'y cours : on chantait des refrains, je chante avec les autres, je ris, je reste là une heure et puis tout d'un coup je me souviens que ma lessive bout depuis longtemps ! J'arrive rapidement chez moi : il y a là, un car de police, les

Ils sont Heureux... Faites comme eux

Succès ! Le mot est encore insuffisant. L'accueil fait à notre enquête sur le bonheur dépasse tout ce que nous pouvions en attendre. Chaque courrier nous apporte, de tous les coins de France, des lettres enthousiastes. De partout, on nous crie : « Bravo ! » Nous ne nous sommes pas trompés : le désespoir, le pessimisme, les « complexes » ont fait leur temps. Chacun d'entre nous peut et doit être messager de bonheur. On nous demande les numéros dans lesquels nous avons lancé notre appel : ils sont épuisés. Que tous ceux qui s'associent à notre croisade retiennent leur Point de Vue : qu'ils le fassent lire autour d'eux. Que nous soyons le plus nombreux possible à rechercher et à faire rayonner le bonheur. Nous commençons aujourd'hui la publication d'extraits des lettres que nous recevons et qui accompagneront régulièrement les reportages par lesquels nous nous proposons de saisir le bonheur sur le vif. Il peut suffire d'un mot, d'un exemple, d'une réflexion pour que le chemin du bonheur apparaisse à ceux pour qui il s'est dérobé jusqu'à présent.

chevilles, ou dans la neige qui crisse sous vos pieds.

Les préparatifs de Noël, faire des cadeaux qui font plaisir, courir les expositions, les antiquaires. Il y a tant à faire, tant à voir que la vie n'y suffira pas. Celui qui n'est ni aveugle ni sourd ne peut pas être malheureux.

Et modeler le goût, l'esprit de ses enfants, n'est-ce pas passionnant ?

Voici un cocktail pour les pessimistes : un peu de naïveté, un grain de fantaisie, un rien d'humour, de la gaieté en abondance, de la bonté et de l'indulgence à la profusion.

Vouloir être heureux

Mme REINE-CLAUDE, DE PARIS :

Je suis heureuse parce que je veux être heureuse.

Je suis heureuse parce que, à la place de graves maladies et d'accidents, je n'ai eu jusqu'à ce jour que des tas de petits maux que je soigne avec du sommeil. Je suis heureuse parce que j'ai trouvé « mon double » : un être extraordinaire, ment bon et intelligent. Je l'ai rencontré assez tard, mais je pense que j'aurais pu ne pas le rencontrer du tout.

Je suis heureuse parce que je travaille. Je ne serai jamais riche, mais je fais une enveloppe par jour et j'arrive ainsi à boucler mon budget.

Je suis heureuse parce que j'ai des yeux pour voir toutes les beautés de ce Paris que j'aime et que chaque saison transforme. Je suis heureuse quand il fait beau et, quand il ne fait pas beau, je m'engouffre dans le métro pour ne pas voir... Je pense aussi que je suis heureuse parce que le bonheur de tous me préoccupe et qu'il faut beaucoup d'amour pour être heureux, car le bonheur ce n'est pas une seule grande chose : c'est une infinité de petites choses.

J'ajoute à cela que la guerre m'a tout pris, mari, maison, et que l'Etat me doit et me devra toujours les dommages de guerre (ça fait une espérance !...). Outre cela, j'ai eu pendant dix ans une série de tuiles de toutes dimensions. Mais j'ai toujours pensé que j'aurais ma revanche sur l'adversité. Seule la mort d'êtres chers est irréparable. La condition essentielle pour être heureux, c'est de vouloir l'être.

Savoir « tout aimer »

Mme C. S., PROFESSEUR AUXILIAIRE A LA ROCHE-SUR-YON :

Mais oui, je suis très heureuse, j'ai pleinement conscience de vivre de pair avec le bonheur. Pourtant, la vie ne m'a pas toujours été très facile ; je n'appartiens pas à une classe sociale des plus élevées ; j'ai perdu des êtres qui m'étaient chers, mais, malgré tout, je me considère comme étant très, très heureuse. Le secret ? La recette ? C'est peut-être d'aimer beaucoup. J'aime tout, la vie, le ciel, les gens, les méchants et les bons ; enfin, comme le dit un de mes camarades : « Tu aimes tout ce qui te tombe sous la main. » C'est peut-être cela.

Evidemment, être heureux n'exclut pas d'avoir de temps en temps de gros et petits ennuis ; quand cela m'arrive, je fais l'inventaire de mes richesses. Premièrement, je suis en vie et, ça, c'est une chance véritable de vivre ! Cette vie sans laquelle personne ne peut rien. Il y a des gens autour de moi, un ciel avec des nuages qui passent, comme le feront mes soucis. J'ai des amis, des camarades et il y a beaucoup de gens plus malheureux que moi. Même si je suis très triste et qu'un pauvre chien galeux vient se faire caresser, le seul fait de le caresser un peu, même s'il me réjouis, me rend la jeune fille la plus heureuse du monde.

En ce moment, je viens de débiter comme professeur auxiliaire de dessin et je suis obligée d'assurer le service dans deux centres de villes différentes, ce qui me fait perdre énormément de temps en voyages : j'en profite pour regarder le paysage, admirer les villes et ne pense plus à la fatigue que j'accumule, d'autant plus qu'ayant Les Sables-d'Olonne dans les deux, je considère ce hasard comme une bénédiction, la mer étant une chose absolument merveilleuse.

Je crois que, pour être heureux, il faut beaucoup aimer, mais sans demander la réciprocité, être désintéressé sans être indifférent et profiter des petits riens que chaque jour apporte au maximum.

Je me trouve heureuse, très heureuse.

Une vie utile

Mlle M.-L.-CH. M., PROFESSEUR HONORAIRE A MENTON :

S'il est encore possible d'être heureux en ce temps et en notre pays ? Sûrement ! On peut être heureux à toute époque, en tout pays !

— Etes-vous heureux ? Certes, oui. Oui, il faut des dispositions naturelles, peut-être acquises par travail et réflexion aussi.

Les éléments de mon bonheur, j'ai eu le loisir de les analyser et les voici : Une vie utile. J'ai professé durant quarante-trois ans et demi (enseignement libre très jeune, puis d'Etat), j'avais choisi mon métier et je l'ai fait dans l'enthousiasme.

Arrivée à la retraite, je suis entrée dans les loisirs de la fin de la vie avec l'enthousiasme de pouvoir toujours disposer de mon temps, de mon esprit, sans plus être limitée par les nécessités du métier.

Je ne suis plus jeune et j'ai des indispositions physiques inévitables. Mais je m'intéresse à mes papiers, à la musique,

à la moindre lecture, à tout ce qui est le monde actuel.

Il faut un grand phare pour éclairer une vie : une forte conviction religieuse — entretenue et éclairée de mon mieux — m'en tient lieu.

Un but : s'occuper des autres en se négligeant comme centre d'intérêt, c'est le plus sûr ; on l'a beaucoup répété sur tous les tons. Ma retraite me permet une vie large (j'ai très peu de besoins) ; je puis faire une part à autrui : c'est sans doute la source de mes meilleures joies.

Ainsi, la solitude qui est mon partage ne m'est jamais lourde et l'allégresse m'habite. Tout est lumière ! Et puis, grand privilège que le ciel m'a départi : j'habite un pays de lumière et de beauté !

Puissez-vous recevoir beaucoup de réponses positives à votre intéressante enquête !

La victoire sur le mal

Mlle A. L..., A PAU :

André Maurois, parlant du bonheur, nous dit ceci : « L'ambition doit avoir une limite. Il y a des gens qui se complaisent à ne jamais dire qu'ils sont heureux, parce qu'ils ne veulent pas reconnaître le bonheur et le prendre quand il se présente. »

Je comprends que le bonheur soit une chose importante, utile et précieuse dans la vie d'un homme et de tous les hommes. Il faut qu'on en parle, qu'on s'y intéresse, qu'il soit un partage que les moins heureux trouvent une place pour lui. Pour soi, pour les autres, il faut le chercher et le trouver ; il existe et ne meurt pas. De l'idiot à l'homme de lettres, de l'enfant au vieillard, il est dans son destin, le suit comme son ombre. Pour sentir le bonheur, pouvons-nous et

devons-nous réveiller notre sensibilité, délicatesse, rêverie et poésie ? Oui.

Pour sentir et donner le bonheur, pouvons-nous et devons-nous réveiller notre force, courage, volonté, espérance et charité ? Oui.

« Le bonheur, c'est la chance de tomber sur lui, sans se faire aucun mal, de se sentir léger. »

« Le bonheur, c'est regarder la « chose » en la détaillant si elle se prête aux détails. Sans la détailler si elle ne s'y prête pas. »

C'est regarder une toile composée d'êtres humains et de ce qu'ils créent, mais sans la regarder de trop près, le plus souvent de face, le moins longtemps possible et quotidiennement, sachant que l'on s'usera avant la toile, mais en y pensant le moins possible.

Parallèle à la première toile, une deuxième, composée de ce qui a pris naissance avant l'homme. Qui est souvent bleu, jaune, rose, vert et blanc. « Le paradis terrestre ». L'homme donne des noms comme : ciel, rivière, prairie. Là vivaient des animaux (les moins sauvages et surtout pas venimeux).

Ce magnifique jardin ne cesse de croître en beauté, majesté. On ne peut se lasser de le regarder et de s'y approcher le plus près possible (même avec une loupe si l'on est myope). En résumé, première toile vue de loin. Deuxième toile vue de très près. Pour moi, ce mot bonheur véritable n'a pas de fin : cet éternel commencement. Le mot clef du bonheur ne se perd jamais, puisqu'on le retourne constamment. Grâce à lui, derrière le masque de la vieillesse, on trouve la jeunesse. La joie rayonne en celui qui est heureux. Puisse son bonheur devenir contagieux. Jusque dans la souffrance et même dans la mort, le masque du bonheur le parera de majesté.

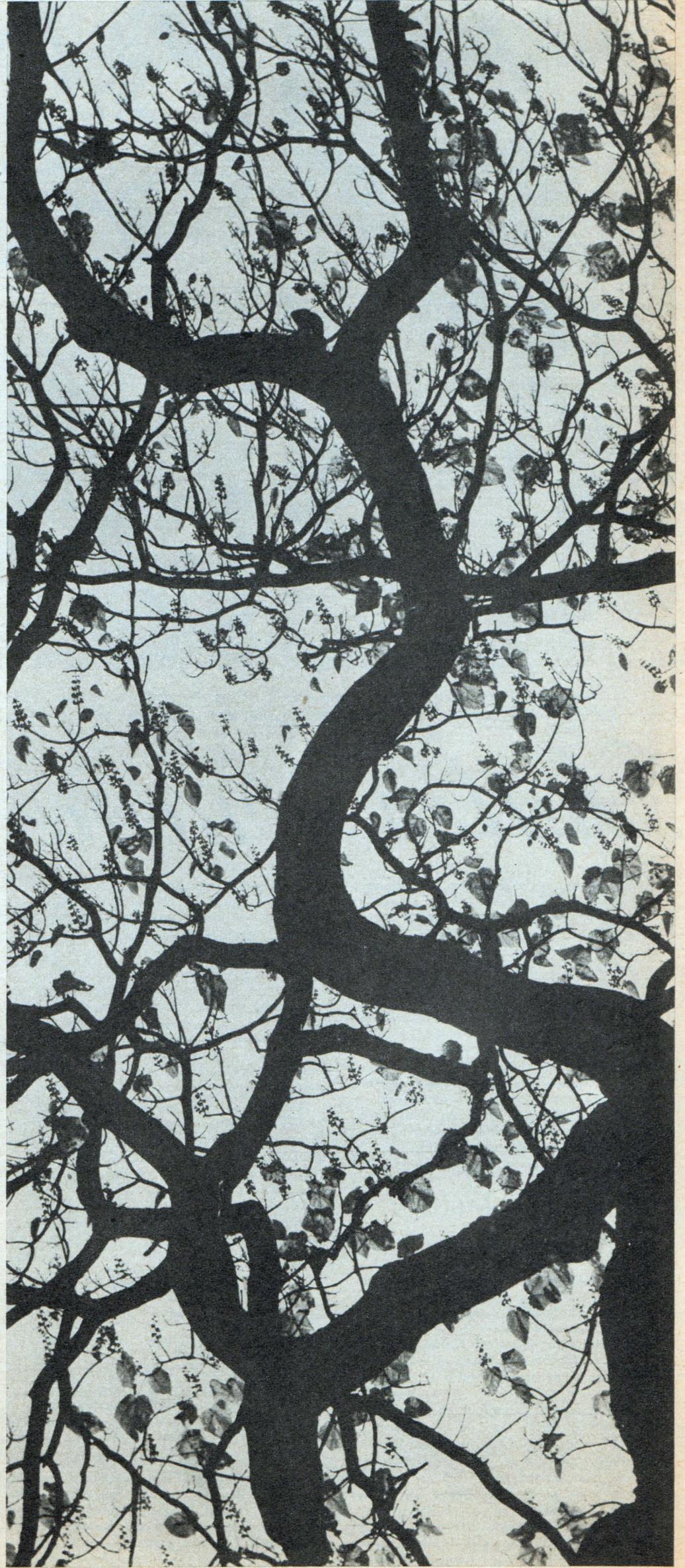
C'est la victoire sur le mal et sur la fin terrestre.

LE SALON PERMANENT DE LA PHOTO

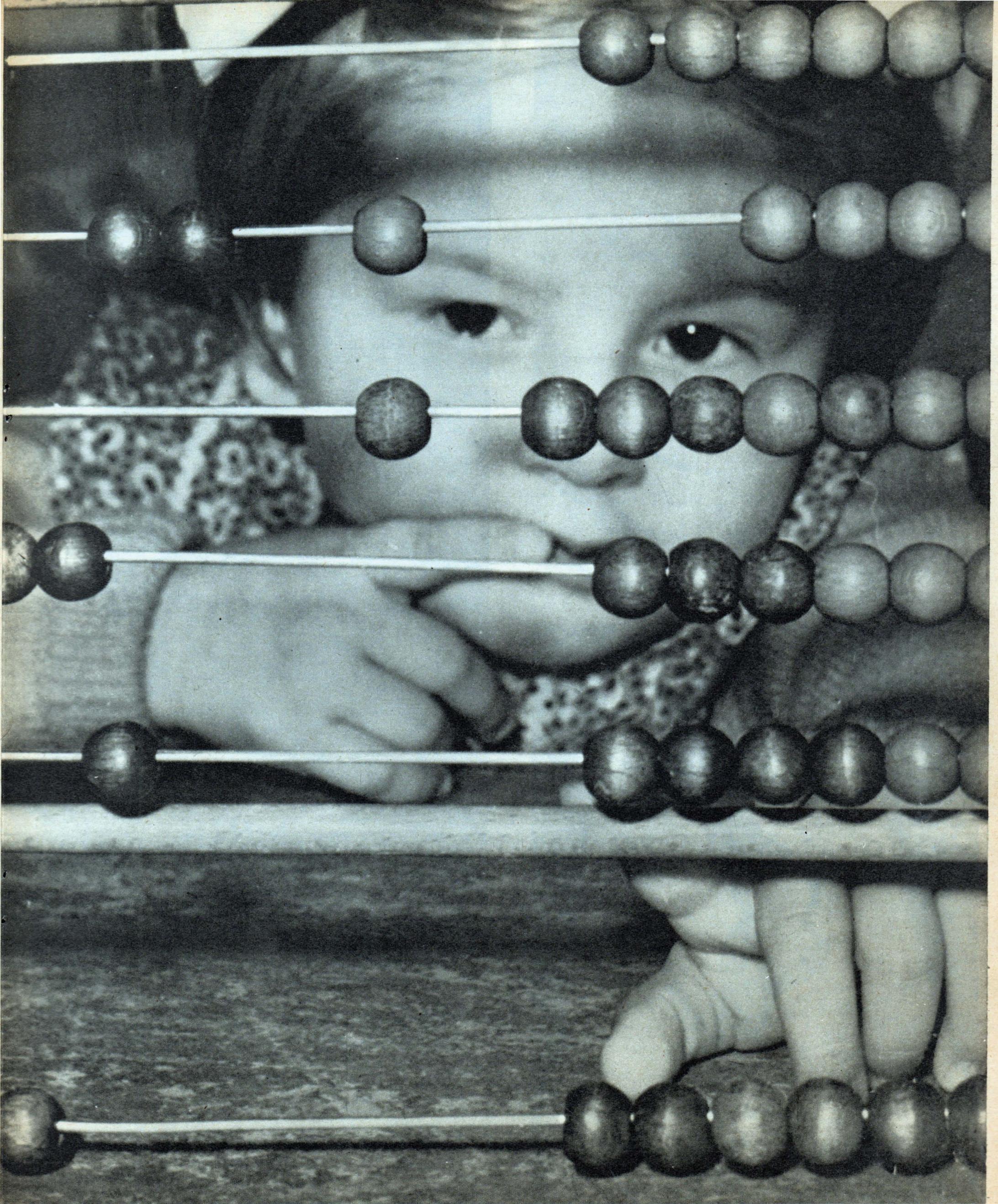
par Albert Plécy



☆ CATHERINEAU : Sisteron.



☆ L'arbre.





★ LITTOZ-BARITEL : Françoise.



★ BUNGER : Good Bye.



★ B. DAHLIN : A travers le feu.

La photographie en marche

Cette semaine s'ouvre à la Bibliothèque nationale le 9^e Salon de la Photographie. Il connaîtra certainement un brillant succès : toutes les photos exposées sont bonnes, intéressantes, classiques, trop d'ailleurs.

C'est un salon égal à celui de l'année dernière. Il est toutefois regrettable qu'il ne reflète en rien l'extraordinaire évolution de la photographie. Mais cela est un peu normal.

On ne reste pas dans l'immobilisme pendant des années, sans y perdre les reflexes et le flair.

Le monde de la photographie s'était refermé sur lui-même, avec ses « ténors » ses « papes » son école fossile.

Et voilà que tout change.

Il apparaît dès à présent que le demi-siècle sera marqué par l'image photographique comme par l'hélicoptère, la télévision et l'énergie atomique.

Si nos lecteurs veulent bien suivre cette enquête, ils verront que de semaine en semaine nous saurons le montrer. Nous avons tous les éléments pour cela.

Nous demandons à tous ceux qui s'adonnent à cette recherche photographique et spécialement à la couleur de nous faire l'amitié de nous mettre au courant de leurs travaux et de leurs réussites. Nous aurons à faire appel à eux prochainement.

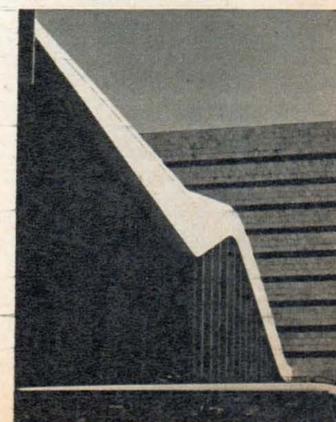
Nous recevons toujours avec plaisir les photos noires. Elles nous parviennent maintenant du monde entier. L'un de nos lecteurs nous écrit en demandant un commentaire sous les photos publiées.

Pour beaucoup d'amateurs, ce serait, je crois, une révélation que de lire pourquoi nos grands « ténors » de la photographie ont appuyé sur le bouton à tel moment

★ M.-P. CHARLES : Reflets.



★ LENNART OLSON



plutôt qu'à tel autre. Car évidemment il ne serait pas question de faire faire ces appréciations par un étranger à l'image publiée, mais bien par l'auteur lui-même. Ce dernier ferait beaucoup mieux sentir la logique, le sentiment et le cœur même de son œuvre. Sentir et goûter... » (Christian Soules-Chartres.)

Nous continuerons cependant à ne pas légèrer les photos, les bonnes photos n'ont pas besoin de commentaire.

La photographie peut à juste titre prétendre être le seul et le vrai langage universel qui se suffit à lui-même.

(Suite page 34)

Ils s'en souviendront toute leur vie

☆ Le succès de cette page réservée à nos lecteurs s'affirme sans cesse. C'est par dizaines que les récits nous parviennent chaque jour, aussi demandons-nous à leurs auteurs de ne pas se montrer impatients, même dans le cas d'un refus et s'ils ont joint un timbre à leur envoi. Ils peuvent avoir la certitude que leurs textes sont lus avec la plus grande attention et, cela, sous la direction d'un romancier membre d'importants jurys littéraires. Nous retenons, naturellement, avant tout, ceux qui valent également par le fond et par la forme : il en est d'émouvants, mais dont le style n'en permet pas la publication, d'autres, au contraire, d'une forme parfaite, mais dont le sujet ne correspond pas à notre dessein. Rappelons, enfin, que 10.000 fr. sont alloués à cette page et répartis entre les auteurs des textes publiés.

Merci, Dr Martin !

par Mme Myrienne Vauquelin

Il y a dix ans...

J'étais dans mon fauteuil, aux Deux-Anes, et Jean Rigaux finissait son numéro parmi les rires et les applaudissements. J'applaudissais aussi, mais ma mâchoire contractée, verrouillée, refusait de se détendre. Je n'avais jamais éprouvé pareille impression : sentir le rire monter en soi avec une violence accrue par l'impossibilité d'ouvrir la bouche ! Mes tempes bourdonnaient. Je me sentais devenir folle. Ma mère, qui m'accompagnait, me regardait sans comprendre. Dehors, les gens se retournaient sur moi. J'entendis distinctement quelqu'un dire : « C'est une hystérique ». J'étais atterrée. Toute la nuit, j'essayai d'ouvrir la bouche. En vain.

Le docteur qui m'ausculta, le lendemain matin, me prescrivit du repos. La journée fut interminable. Et la nuit terrible. Positivement, je me sentais devenir folle. Avec cette tenaille dans la bouche, et ma langue qui m'étouffait. Ma tête n'était plus sur mes épaules qu'une baudruche qui se gonflait et se dégonflait par saccades.

— Il faut voir un spécialiste, dit ma mère.

La consultation dura trente secondes. Le docteur commençait d'enfiler sa blouse en se retournant. Il s'arrêta. Le docteur avait pâli, j'en étais sûre. Je m'arrêtai de respirer. Il jeta sa blouse sur le bureau, arracha une feuille de son bloc d'ordonnances et griffonna : « Pasteur Urgence Tétanos ». Il remit le carré de papier à ma mère. J'avais eu le temps de lire. Quand je me suis réveillée, l'odeur de l'éther me levait le cœur et le médecin me disait : « Allons, du courage, il faut faire vite. »

Dehors, il pleuvait. Le taxi, en passant devant le métro Falguière, éclaboussa la marchande de journaux, qui se mit à crier en levant le poing. Le concierge ouvrait la grille de l'Institut Pasteur. Je sentais que ma mère n'en pouvait plus de se retenir de pleurer. Je n'avais qu'une pensée : je ne veux pas mourir.

J'étais maintenant seule, dans une chambre toute blanche, aux murs carrelés. Le praticien qui venait de me faire ma piqûre antitétanique m'avait pincé la joue comme on fait aux enfants. J'avais essayé de sourire. Sans résultat. Je passais le pouce et l'index entre mes dents que je tentais en vain de desserrer. La religieuse m'avait apporté la chemise de nuit réglementaire, blanche

et plissée, qui me tombait jusqu'aux pieds. Je me sentis nue et seule. « Comme une morte », pensai-je.

Et ce fut un long tunnel de dix-huit jours. Dix-huit jours à me répéter : Je ne veux pas mourir. Des visages interrogateurs s'encadraient à chaque instant dans le judas de ma porte. Le docteur — « docteur Martin », disait la sœur — parlait à voix basse, et je lui en voulais de ne pas me permettre d'entendre son verdict. J'en arrivai même à le détester, le silencieux docteur Martin. La nuit, son visage se dessinait, gigantesque et hallucinant dans ma solitude. J'aurais voulu crier... Une nuit, ce fut le trou, la plongée dans l'irréel. Je me souviens encore. J'essaie de m'agripper des deux mains à une paroi mouvante. Je sens que, sans espoir, je sombre dans cette chute interminable. Je dois hurler à la mort, comme une bête. Je reconnais, lointaine, ma propre voix. Je sens ma tête s'amollir autour du piège à loup de ma mâchoire serrée. J'ai un éclair de lucidité dans cet insupportable délire. Il y a trois docteurs devant moi. Avec, bien sûr, le docteur Martin. Le docteur Martin à qui j'ai crié : « Je ne veux pas mourir... »

Le coma, m'a-t-on dit, a duré quatre jours. J'ai revu Marie-Pierre, une amie qui vient de mourir, et Yveline, ma cousine, tuée dans un accident l'an dernier, et d'autres encore. Et, dans cette nuit où je m'accroche, et qui se dérobe sous mes doigts comme de la gélatine, un éclair dans mon subconscient : la religieuse vient de dire : « Je crois qu'il faut préparer le nécessaire pour sa toilette, c'est la fin. » Alors, j'ai crié : « Non, non, je ne veux pas », avant de sombrer à nouveau dans mes ténèbres à goût de chloral.

J'ai les yeux grands ouverts. Mes poignets et mes chevilles entravés me font mal. Je jurerais que l'on vient de m'écorcher vive. Le docteur Martin est là, devant moi. Je n'avais jamais remarqué cette ride, comme faite au couteau, au milieu du front du docteur Martin.

Six jours que je ne dors pas. Que l'on m'empêche de dormir. J'ai quatorze livres sur ma table de nuit. A la dixième ligne, je ne sais plus ce qui précède. Je voudrais dormir. Mais il y a dans ma chambre un haut-parleur invisible et qui, jour et nuit, débite des choses atroces. Il dit : « Pauvre Myrienne, elle va peut-être mou-

rir, si jeune ! » Je me rappelle une page de mon vieux catéchisme : « Prière pour obtenir le don des larmes ». Mon Dieu, je ne veux pas mourir. Je ne veux pas. Je me suis redressée d'un bloc, les yeux rivés sur mon oreiller humide. Ma première larme ! Quand le docteur Martin est venu me retourner dans mon lit, j'étouffais de sanglots.

— Maintenant, il faut qu'elle rie. Qu'elle rie et elle est sauvée.

J'ai entendu. L'interne est sorti, mais je reconnais sa voix dans le haut-parleur. C'est lui qui imite Jean Rigaux. J'ai le goût des larmes plein la bouche, mêlé aux relents de chloral. Je suis saouïe d'angoisse. Ma tête chavire. Jean Rigaux raconte des histoires à dormir debout. Je suis soûle. C'est un gars qui... Je l'ai déjà entendue, celle-là. La suivante, par contre, je ne la connaissais pas. Je suis soûle. Celle-là, elle est bien bonne... Dans ma bouche, la tenaille grince comme si elle était rouillée. Encore une autre... Je mâche du caoutchouc. C'est l'histoire du gars qui... Je me suis caché la tête dans mon oreiller. J'étouffe de rire et je pleure de rire. La porte s'est ouverte. Je me suis retournée. Le docteur Martin rit aussi.

Trois jours plus tard, après un dernier bain, je retrouve ma robe écossaise et mes chaussures à semelles compensées. Dans le corridor, la mère supérieure me serre trop fort les deux mains. Le docteur Martin me regarde en souriant.

— Docteur, excusez-moi pour tout ce que...

— Ce n'est rien, mon petit. Le principal, c'est que vous soyez guérie. Et croyez-moi, vous revenez de loin. Au revoir et bonne chance.

— Au revoir, docteur.

Le docteur Martin est déjà parti. Je l'entends dire à la mère supérieure :

— Faites surveiller le 4. La réaction est pour aujourd'hui.

Dehors, il fait beau. Ma mère pleure de joie. Le chauffeur de taxi allume une cigarette qui sent le foin. La marchande de journaux du métro Falguière compte sa monnaie. Je PEUX sourire de nouveau.

Au fait, docteur Martin, je vous ai dit adieu ce jour-là. Vous ai-je dit merci ?

Merci, docteur Martin.

Les mille raisons du bonheur de Mme Lucette V...

La suite des confidences de Mme Lucette V... trouve tout naturellement sa place dans cette page de récits vécus.

(Suite de la page 15)

pompiers et la concierge qui se lamentent en disant : « La pauvre petite, pourquoi a-t-elle fait cela ? Ils s'aimaient pourtant bien ces deux-là ». Ma lessiveuse avait tout simplement débordé quelques minutes après mon départ, avait éteint le gaz, et comme la porte était fermée, on avait conclu tout simplement à un suicide. Pourquoi les gens pensent-ils tout de suite au pire ? Nous avons le complexe du pire. Pendant quelques jours, on m'appela « la suicidée » dans l'immeuble.

» Mon plus grand bonheur fut, et cela aucune femme ne le contestera, je suppose, la naissance de mon premier enfant. C'est tellement émouvant la naissance du premier enfant, que je ne trouve pas de mots pour la décrire. J'étais arrivée à la clinique sans un sou et l'événement nous avait pris au dépourvu : Jean-Louis est arrivé un mois en avance. A la minute,

où il est né, il n'a pas crié : il n'en avait pas la force, venant prématurément : je ressens encore cette minute qui fut pour moi plus longue qu'un siècle, et je revois encore l'infirmière tenant mon enfant par les pieds et le secouant avec force. Enfin il cria, et elle me dit : « C'est un beau garçon qui sera vigoureux ». Quelle est belle la minute où l'enfant jette son premier cri ! Mon mari qui avait été relégué dans l'entrée me fit passer un mot : « Tout va bien, nous aurons les allocations ! »

» C'est au sein de la famille qu'une femme se développe le mieux. Mes deux enfants me comblent de bonheur : je les élève librement, ils sont heureux et beaucoup plus sages que bien des enfants plus gâtés.

» Maintenant que notre situation s'est améliorée, que mon mari a pris un cabinet d'affaires personnel, et que nous nous dégageons de la dette impor-

tante que nous avons contractée pour l'acheter, je suis pleinement satisfaite. Pourtant, mon bonheur n'est pas plus intense que pendant ces années de privation. Nous nous aimons, mon mari et moi, comme au premier jour. Jamais, nous ne nous sommes déçus l'un l'autre. Nos goûts se sont modifiés pour se rejoindre ensuite et lorsque nous avons des discussions elles sont anodines : elles consistent en une préférence pour un musicien ou un autre, une pièce classique ou une comédie. Le principe des concessions multiples est le secret du bonheur en ménage. Je n'aime pas beaucoup la pêche, eh bien ! je vais à la pêche, et mon mari, lui, m'emmène à la Comédie-Française alors qu'il préférerait aller à l'Opéra-Comique. Je suis pacifique. Lorsque j'ai envie d'une chose je la demande posément, ou bien je me sers d'un stratagème que bien des femmes reconnaîtront. Je souhaite,

par exemple, aller sur la côte d'Azur. Je dis : « Mon cher, lorsque nous ferons une bonne affaire, nous nous paierons un petit voyage pour nous deux exclusivement, un voyage d'amoureux. Nous pourrions aller, par exemple, sur la Côte d'Azur. Or, il n'est pas question d'y aller tout de suite, un jour seulement... » Un mois après, mon mari me dit : « J'ai fait une bonne affaire, si nous faisons un voyage ? Il croit que l'idée vient de lui. Il est content. Je n'ai rien demandé : j'ai simplement suggéré. Le bonheur s'achète vraiment à peu de prix, lorsque les sacrifices qu'il demande sont de cet ordre ! »

Les récits non publiés ne sont retournés que sur demande de l'auteur, accompagnée du montant de l'affranchissement. Tous droits d'adaptation réservés. France et tous pays. Copyright by Point de Vue-Images du Monde.



AVEC UNE INCROYABLE TEMERITE, L'HOMME ATTAQUE LE CROCODILE. (Ci-dessous) DEUX DES QUATRES CHASSEURS DE CAIMANS : LUIZ CORREIRA DE ARANJO ET J.-C. ANDIPACE BRITO.

CHASSE SOUS-MARINE AUX CROCODILES

par le Dr Doukan

Dans l'Etat de Matto-Grosso, les chasseurs trouvèrent dans la rivière Tutuari les fameux piranhas qui ne lancèrent aucune attaque contre eux malgré leur férocité bien connue. Un seul poisson, appelé là-bas « traia » s'élança agressivement sur eux. Une flèche en pleine tête arrêta net son élan.

Les audacieux chasseurs partirent en guerre contre les caïmans qui, à leur vue, s'immergeaient et allaient s'étendre au fond dans le sable de la rivière. Avec beaucoup de témérité ils les attaquèrent avec leurs fusils sous-marins à air comprimé dont le harpon restait relié à un canot en surface. On voit ci-dessus les résultats.

Le plus grand crocodile tué mesurait 2 m. 50.





présentent :

La semaine animale

● Le professeur sud-africain J.L.B. Smith vient de porter à la connaissance de l'Université de Grahams-town l'existence d'un poisson minuscule ayant la forme d'un ver. Le premier de cette espèce avait été découvert en 1899, et les savants européens avaient alors estimé cette prise très importante.

● A Mesnil-en-Caux, sur les côtes de la Manche, a été capturé un jeune phoque mesurant un mètre de long et pesant environ trente kilos. C'est un ramasseur de moules qui l'aperçut. L'animal se trouvait au pied des falaises, amené sans doute par la marée montante.

● Un incendiaire, qui avait mis le feu à un pavillon, puis, le lendemain, à une grange pleine de foin, construite pour des agriculteurs sinistrés de la région de Sélestat, a été pisté et appréhendé grâce au chien policier Rex, de la brigade de Wolfisheim.

Les « Amis des Bêtes »

● Le Dr Méry, président des « Amis des Bêtes », a fait à Rouen une conférence sur les animaux, « nos frères qu'on dit inférieurs », qui obtint un très vif succès. Au cours de la séance, organisée sous l'égide des « Amis des Oiseaux », plusieurs courts-métrages furent projetés : « Oiseaux des mers du Nord », « Lac des cygnes sauvages » et « La gelée royale », film sur les abeilles, d'Alain Caillas.

● Une séance « Amis des Bêtes » a eu également lieu au cinéma Le Météore. Le Dr Méry y a exposé les principales activités de l'Association. Sur l'écran, ont été présentés devant une salle comble, outre « Le courage de Lassie, chien de guerre », plusieurs courts-métrages français et étrangers dont la réalisation ne peut que contribuer à faire comprendre et à faire aimer ce monde animal encore si mal connu.

Dès maintenant, les « Amis des Bêtes » préparent leur prochaine manifestation qui doit avoir lieu le 8 décembre au Palais de Chaillot.



SOUKY LE FIDÈLE

C'était en novembre. Depuis la veille, le brouillard planait lourdement dans les ravins. A travers la nappe blanchâtre, le grondement du torrent, étouffé, atteignait à peine les crêtes de la vallée.

Malgré le vent et le crachin, j'avais emmené dans l'après-midi Souky et Soubrette faire une promenade. Du communal, rempli de bruyères et de genévriers, nous étions descendus au bord de la rivière. Soubrette, une petite chienne fox très douce et très tendre, ouvrait la marche. A un détour du chemin, elle dut lever un lapin, car elle démarra soudain ventre à terre, suivie de près par son frère qui folâtrait jusque-là sur mes talons.

Je ne m'en inquiétai pas. Ils étaient tous deux coutumiers du fait et ils ne tarderaient certainement pas à me rejoindre comme les autres fois un peu plus loin.

Une demi-heure passa : ni l'un ni l'autre ne s'était encore montré.

La « petite nuit » tombait. Je revins alors sur mes pas, appelai, sifflai, mais sans résultat. De guerre lasse, je remontai à la maison. Non, là-haut non plus, personne ne les avait vus.

Jusqu'au dîner, j'espérai. Plus d'une fois en effet, au seul son de la cloche, les chiens tapis à la sortie d'un terrier étaient rentrés l'œil triste, la queue basse et... le ventre creux. Mais ce soir-là, rien de tel ne se produisit. Étaient-ils perdus pour de bon ? Erraient-ils de l'autre côté de la vallée, sur la trace d'un renard ?

Au moment où, armé d'une lampe, je m'apprêtais à sortir de nouveau à leur recherche, j'entendis gratter à la porte. C'était Souky. Le poil sale, trempé, la langue pendante, il se jeta dans mes jambes et me tira violemment dehors par un pan de mon imperméable.

J'avais peine à le suivre. Les sous-bois s'éclairaient des reflets dansants qu'y jetaient ma lanterne.

A mon grand étonnement, ce ne fut pas vers les terriers que le fox m'entraîna, mais vers la rivière dont se devinait dans la demi-obscurité la masse bouillonnante.

Je levai plusieurs fois ma lanterne, sans autre résultat que de faire s'envoler des hiboux.

Tout à coup Souky dans l'eau jusqu'au ventre, se mit à aboyer en regardant fixement vers la rive opposée.

Je brandis mon fanal et j'aperçus, émergeant d'un remous, la tête de Soubrette, ainsi qu'une de ses pattes accrochée convulsivement au tronc d'un arbre mort qui s'était abattu en travers de la rivière.

Je n'osai l'appeler, de crainte de lui faire lâcher prise. Ayant repéré l'endroit, je laissai la lanterne à terre et entrai carrément dans l'eau.

Ce fut un véritable cross nautique et je fus assez heureux pour délivrer la pauvre bête à bout de forces.

Mais que dire de Souky ? Que penser de cette joie folle qu'il témoignait pendant notre retour, puis de ce calme heureux émanant de lui lorsque, de nouveau dans la soirée, il contemplait pensivement la flamme multicolore s'élevant dans la grande cheminée du salon ?

N'y a-t-il pas là de quoi faire réfléchir les hommes ?



★ HETTIER DE BOISLAMBERT : Le Cerf.

LES CERFS ET LES BICHES

par le Dr Méry

Les « cornes » du cerf !...

C'est ainsi qu'on écrit l'histoire ! C'est avec des erreurs de ce genre que se créent les réputations. Pourquoi faire « porter des cornes » à des mammifères qui sont polygames par nature et dont la caractéristique anatomique est précisément d'avoir le front orné, non pas de cornes, mais de « bois »... Et pourquoi au contraire les taureaux, qui sont très éclectiques et peu jaloux, passent-ils aux yeux des profanes pour des mâles impitoyables, des époux avec lesquels on ne plaisante pas, alors que le cerf courageux, le cerf qui règne en maître sur ses

énamourées femelles, le cerf passe pour être, dans la nature, le type du mari trompé ?

Certes, pendant que deux mâles chevronnés s'affrontent noblement au cœur de la forêt, devant les représentants de la harde, indifférente ou passionnée, pendant qu'ils enchevêtrent leurs bois avec une telle ardeur combative qu'ils meurent parfois sur place, il arrive de temps à autre que quelque biche trop troublée s'abandonne à l'écart à quelque jeune daguet timide encore, et qui se sauvera dans la futaie après avoir profité de l'aubaine. Mais ces faiblesses de femelles ne sont pas tellement parti-

culières aux cervidés qui — disons-le encore — ne portent pas des cornes, mais des bois...

Question de terme et d'expression ? Non pas... car la corne des bœufs, des moutons et des chèvres diffère entièrement des bois des cervidés. Les bois ont une structure osseuse et n'ont pas cet étui, cette gaine cornée des vaches ou des antilopes. C'est sur deux petites saillies osseuses du front qu'à chaque printemps se développent des bourgeons, lesquels croissent ensuite jusqu'à donner, au cours des ans, cette parure orgueilleuse et cette arme meurtrière du « pauvre hère » et du « dix cors ».

Toute l'existence des cerfs qui, du pôle Nord en Espagne, couvrent le monde — l'Australie et une partie de l'Afrique centrale exceptées — leurs luttes, leurs espoirs, leurs joies, leur plénitude et leur décrépitude, toute la vie des cerfs s'inscrit dans ce bourgeonnement, dans ces métamorphoses successives, ce lent et régulier épanouissement de leurs ramures.

Sans ce détail anatomique très précis, les cerfs, de la grande famille des « cervidés » (laquelle groupe également l'élan — plus grand, plus fort que le cheval — et le renne, le renne, jadis si répandu sur le globe, qu'il a donné son nom à une époque géologique définie : l'âge du renne), les cerfs seraient des ruminants sans grand attrait, comme tant d'autres, qui, paresseux, sales et négligents, passent leur vie à chercher puis à remâcher leur nourriture, à se vautrer et à dormir...

Mais quelque chose a conféré au cerf d'Europe (« cervus Elaphus ») la palme du martyre. Pourchassé, forcé jusqu'à l'extrême limite de ses forces, le cerf fait l'orgueil et la honte à la fois de la chasse des princes. De sa naissance à sa mort, ce sort lui a valu d'être à travers les âges l'objet d'une telle attention et d'un tel intérêt, que rien de ce qui est la vie d'un cerf à travers les bois et les plaines, rien de ce qui marque la moindre période de sa vie, de son comportement et de ses habitudes, ne saurait nous être étranger.

Que reste-t-il des cerfs et des biches de jadis qui n'avaient pour seuls ennemis que les grands fauves, des cerfs qui ne connaissaient pas encore leurs deux grands ennemis mortels : l'homme d'abord, le chien ensuite ? On trouve encore quelques hardes véritablement sauvages au cœur de l'Europe centrale et des familles isolées de-ci de-là, dans nos grandes forêts françaises ou dans les réserves naturelles (comme celle du parc de Chambord) d'où on les prend vivants de temps en temps pour enrichir ou remplacer la faune de régions sans gibier.

A travers des générations et des générations de cruels amateurs de chasse à courre, ceux d'aujourd'hui ont trop tremblé pour n'avoir pas gardé dans leurs plus intimes cellules cette angoisse, cette terreur de l'aboiement du chien qui signe le départ de la mortelle chevauchée, de l'hallali certain à plus ou moins brève échéance...

Comment se défendrait-il, en effet, quoi qu'on en dise, ce malheureux, poursuivi, entouré, acculé par une meute hurlante de chiens assoiffés de sang et de carnage, par des dizaines d'hommes à cheval et armés qui font métier de tout connaître de ses ruses, de ses traces, de son courage ? Ils sont sûrs de clamer tôt ou tard leur joie de l'avoir pris, de le voir haletant, raidi par l'effort musculaire, déjà empoisonné par les toxines accumulées dans sa circulation et son cerveau... Ils sont sûrs de le voir, égorgé de leur main, faire face sans demander grâce, comme si depuis des siècles et des siècles les cerfs entêtés à ne point céder sous le nombre, à ne point plier sous la force, avaient juré jusqu'au dernier de « mourir debout » par mépris !...

...« Avec des larmes plein les yeux », ajoute quelquefois le poète... Non ! Soyons plus prosaïquement précis : le larmier n'est qu'une cavité qui s'ouvre à l'angle interne de l'œil et qui sécrète chez le mâle une sorte de graisse à odeur forte, sans autre raison affective.

Ne faisons pas d'ailleurs le procès de la chasse. Pas plus celle qui « force » l'animal que celle qui le tue « à l'approche » comme le plus banal lapin... Quel mérite a-t-on cependant à tirer une bête aussi inoffensive ? A se vanter d'avoir atteint une aussi monstrueuse cible ? Quel orgueil trouve-t-on par surcroît à surprendre le cerf au moment même où, animé du seul souci de crier son désir et de se reproduire, (de la mi-août à fin octobre), il s'offre littéralement aux coups. C'est pendant la période du « brame », en effet, que d'Ecosse en Pologne on « tire » le « Royal », ce cerf rouge qu'on élève et qu'on protège uniquement à des fins criminelles, ce magnifique cerf dont les bois portent douze pointes exactes, à raison de six par côté, et trois autres situées à l'extrémité et formant coupe...

C'est pour avoir la joie de les tuer un jour qu'on laisse des mâles souffrir pendant six, huit, dix ans, et même davantage, pour grandir et pour vivre, pour hâter la chute régulière de leurs bois, qu'on les laisse souffrir pour gagner au cours de combats singuliers leur suprématie sur la « harde », pour s'imposer et se défendre, c'est pour avoir la joie de les tuer un jour qu'on les protège, au lieu de les laisser se retirer, vieillir, solitaires, au plus profond de la forêt pour y mourir.

C'est vers le 15 mai qu'après 285 jours de gestation en moyenne, la biche met bas le petit faon, généralement fils unique, au cœur d'un roncier ou sous l'épaisseur des fougères. Il est de couleur roux doré et porte la « livrée », plus ou moins mouchetée de blanc, cette livrée

qui lui permettra de passer inaperçu, quand son pelage se confond avec les taches d'ombre et de soleil de la ramée. Très précoce, le petit faon dès le troisième jour accompagne sa mère. Sevré, il ne la quitte guère avant d'avoir atteint six mois.

De six mois jusqu'à douze, le petit Bambi n'est pas beau : son poil est laid, ses membres grêles, c'est l'époque de la puberté. On l'appelle alors le « hère »... un pauvre « hère » en vérité avec ses deux bosses frontales très discrètes juste à l'emplacement où, après douze mois, poussent les premiers bois, bien droits, pointus, unis, comme une corne de gazelle, semblables justement à une double dague : d'où ce nom de « daguet » que leur porteur conservera jusqu'à deux ans.

De deux ans à trois ans, c'est la « deuxième tête ». Les « dagues », jusque-là recouvertes de peau, s'en libèrent lorsque le jeune cerf frotte ces attributs, pour en hâter la chute, contre les troncs de la forêt. Le grand garçon devient un mâle. La fillette, une jeune biche (ou « bichaille ») qui, à deux ans, peut déjà mettre son premier faon au monde et qui continuera ainsi à procréer jusqu'à quinze ans où, devenue vieille ou « bréhaigne », elle renonce ou disparaît.

D'abord blancs, les jeunes bois prennent rapidement une teinte plus rousse.

Après deux ans, c'est la « mue » qui commence : la « mue » ou la « chute des bois », et le bourgeonnement du bois nouveau se manifeste par une congestions locale là où le bois est implanté sur le pivot. On donne ce nom de « pivot » à la base proprement dite qui fait partie de l'os frontal et qui ne tombera jamais, mais qui diminue au contraire de longueur chaque année, au fur et à mesure que s'accroît sa circonférence. « Plus le pivot est court, dit Oberthur, plus le pivot est gros, plus le cerf est âgé, plus la couronne est belle ». C'est après la première chute, en effet, que l'on voit apparaître un suintement à ce niveau, rapidement couvert d'une pellicule noirâtre.

Il n'est pas beau le jeune cerf, dépourvu de son auréole ! On le dit alors cerf muet (et non pas cerf mué, comme on l'entend parfois à la campagne). Un quartier de Paris porte pourtant ce nom, c'est le quartier de La Muette où dans un bâtiment de vénerie on rassemblait autrefois tous ces « bois » morts.

Poursuivant son développement le cerf fait ensuite régulièrement sa deuxième, sa troisième, sa quatrième « tête » ; il prend progressivement ses « andouillers », c'est-à-dire ses pointes qui sortent en avant, et en dehors, et vont constituer son arme offensive.

A six ans, ces pointes ou « cors » sont de cinq paires et le cerf est alors qualifié de dix cors jeune. A sept ans, c'est le grand dix cors, la « noble bête » qui portera jusqu'à douze ou treize ans, 12, 14, 16, 18 ou 22 cors dont le poids peut atteindre jusqu'à 15 kilos.

Bagatelles ! disent les anciens en songeant à ces gigantesques ramures fossiles des grands cervidés d'autrefois... Or la pousse des « bois » est en raison directe de l'activité hormono-génitale... Les dix cors d'aujourd'hui

seraient-ils donc biologiquement et génésiquement inférieurs aux grands cerfs géants de jadis ?

C'est possible... Faut-il le regretter ? Faut-il s'en réjouir ? Les cerfs seraient-ils menacés un jour de disparaître ?... Nul autre ruminant sauvage, en tout cas, n'a, plus que ces grands herbivores apeurés, payé plus lourd tribut à l'homme... les rennes ont servi de tout temps et serviront longtemps encore, attelés, montés ou bâtés, pour être tout comme les bœufs, tués et consommés ensuite. Les élans, décimés en Amérique, se retirent de plus en plus vers le Nord.

Quant aux cerfs de chez nous, on connaît leur destin !

Rien n'a réussi à attendrir leurs bourreaux... Rien ne leur a donné aux yeux des hommes le moindre droit à la pitié... Ni la bénédiction de saint Blaise qui les protège des bêtes fauves, ni l'apparition miraculeuse d'une croix entre les andouillers du cerf de saint Hubert, ni la biche de Sertorius qui lui scufflait ses décisions sur le sage avis de Diane, ni la biche de Geneviève de Brabant qui allaita son fils et lui permit de vivre, ni celle du roi Henri IV qui lui enseigna la tactique pour vaincre à la bataille d'Arques... ni tant de biches et de faons immortalisés par l'histoire, l'image, le film, la légende, et qui plaident si bien en faveur de la résignation, de la grâce et de la beauté...

« Qui veut noyer son chien l'accuse de la rage... » On reproche aux cerfs leurs dégâts. Parce qu'ils mangent au printemps les jeunes pousses, l'herbe tendre et quelquefois le blé qui vient... parce qu'ils déterrent plus tard, en Normandie et en Bretagne, quelques carottes, betteraves, qu'ils volent à l'arbre des pommes... et qu'en automne ils se nourrissent d'écorces, de glands, de châtaignes... on parle des « dégâts sérieux »...

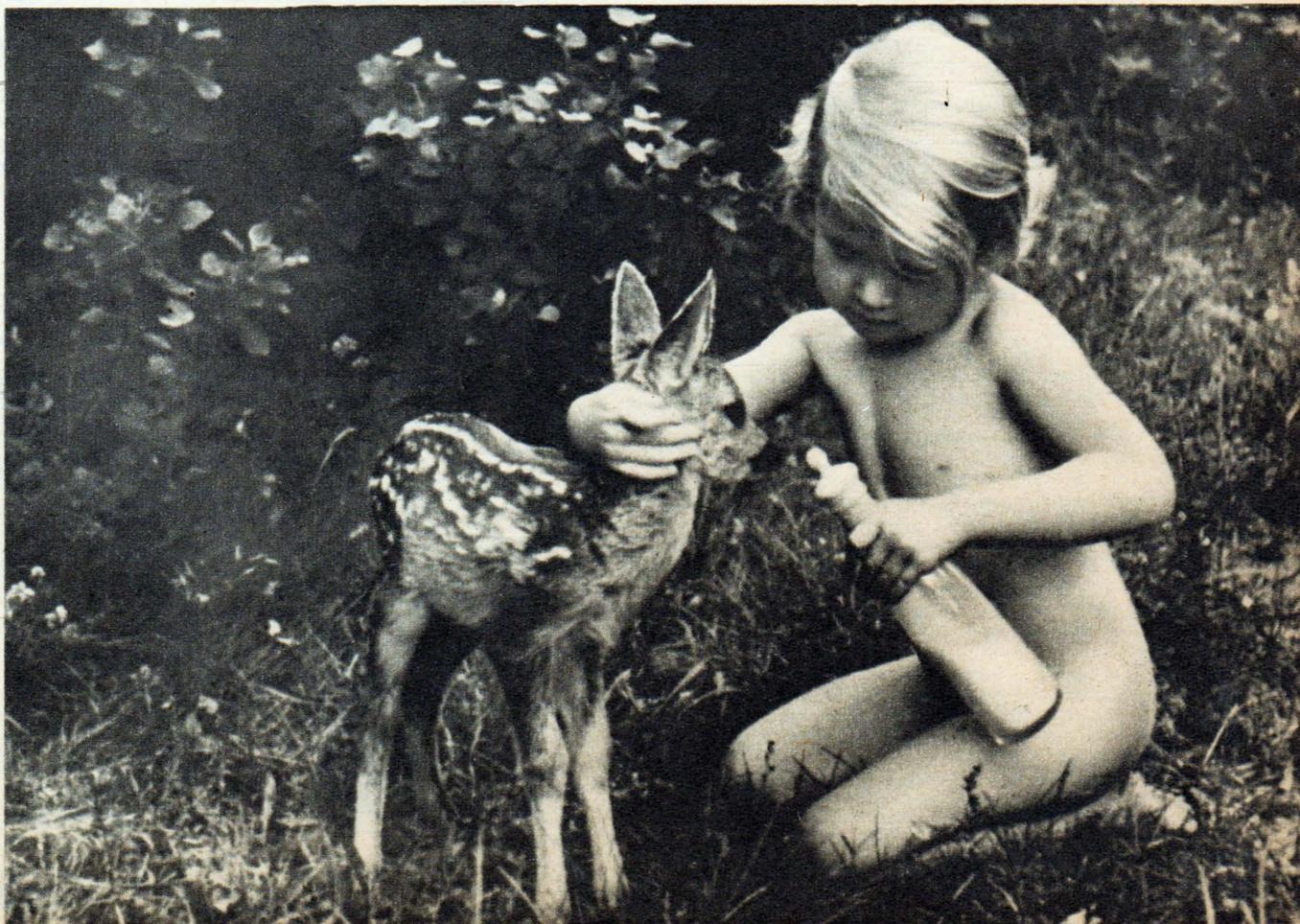
Curieuse époque où l'on tue au nom de semblables excuses... et où l'on tue à l'époque du brame, à cette époque où le cerf provoque ses rivaux, rassemble jalousement ses biches, vit « d'amour et d'eau claire »... tout au moins pendant quinze jours jusqu'à ce que, lassé, le « cerf-maître » abandonne, cédant à un mâle plus jeune la surveillance du harem !

Curieuse époque qui fera regretter cette autre où, sans avoir besoin de lois, les grands protégeaient la Nature : où — d'Yanville l'a conté — un cerf à museau blanc venait de plus de 10 lieues de distance (40 km. de nos jours) rendre visite aux biches de « Fausses-Reposes »... Le roi, ayant appris cette fidélité, ordonna qu'on le protégeât... et le cerf amoureux ne fut jamais chassé et mourut de vieillesse...

Il est vrai que le roi s'appelait Louis XV et que le « Parc aux Cerfs » fut son plus grand souci !

La semaine prochaine :

LES CYGNES



CETTE PETITE FILLE TIENT A PARTAGER SON BIBERON AVEC SON BAMBI.

Aimée, l'enfant de l'amour héritera-t-elle de Soutine peintre maudit ?

par Romi et Marius Richard

Photos M. Brodsky

1917. Montparnasse. La bohème y mène une existence qui, constamment, frise le drame. C'est une sorte de village de la peinture qui commence à hauteur de la rue Campagne-Première pour s'achever à la gare. Il a des annexes dans le voisinage des abattoirs de Vaugirard et rue Falguière, des entassements d'ateliers où se cherche la peinture moderne. Il a naturellement ses bistros et ses cafés : le Dôme et la Rotonde, aux banquettes de molesquine, qui prennent, à certaines heures, des allures de « saloon » du Far-West. On y voit d'ailleurs un authentique Peau-Rouge en costume et un cow-boy à motocyclette. Le poète Blaise Cendrars écrit, de Montparnasse, qu'il est « le nombril du monde ». On y vient, en effet, de tous les points du globe. Les bourgeois y prennent l'apéritif le dimanche. Les habitants sont d'extravagants personnages que l'on appellera plus tard, les Montparnos. Ils sont tous pauvres. Qui, en effet, voudrait acheter ces tableaux fous qu'ils promènent sous le bras et que l'un d'entre eux expose, un jour, contre un arbre du boulevard.

Celui-là, c'est le grand seigneur de la tribu. Il est Italien. Il s'appelle Modigliani, ses amis l'appellent « Modi ». Son frère est ministre. Il a le profil d'un César et des gestes de tribun.

Le contraste est grand entre ce méditerranéen superbe et les peintres du groupe slave, dont le plus marquant s'appelle Soutine, aux allures de loup traqué et famélique, portant, par-dessus son veston, une blouse de peintre en bâtiment. L'Italien a son atelier rue Campagne-Première ; le Russe, cité Falguière. Pour meubles, dans l'un et l'autre, un grabat et un chevalet. Ces deux artistes « maudits », auxquels on fait presque l'aumône en achetant leurs toiles, sont appelés à une gloire et à une fortune posthumes fabuleuses. Ils ont l'un et l'autre des tableaux dans les plus grandes collections du monde, et la moindre de leurs esquisses vaut des millions. L'un d'eux figure aujourd'hui au premier plan de l'actualité : c'est Chahim Soutine.

Venant de Vilna, après une enfance douloureuse dans une bourgade de Lituanie, il arrive à Paris en 1911. Il a dix-sept ans. Il se souviendra toujours que le bénéfice d'une fête organisée par un ami dentiste, M. Block, lui a permis de payer son voyage et de vivre quelques mois. Il ne parle pas un mot de français. Il est déjà peintre et signe Soutin. A l'Ecole des Beaux-Arts, il entre dans l'atelier du plus officiel des peintres : Cormont. C'est alors qu'il rencontre Modigliani qui, lui, prend ses repas chez Rosalie, rue Campagne-Première, l'ancien modèle de Bouguereau. C'est un Polonais qui, après avoir flairé Modigliani, devine Soutine : Zborowski, marchand-poète, qui mourra, comme ses deux poulains, le portefeuille vide. Modigliani est un Latin : en faisant poser la fille du boulanger du coin, il peint une madone. Soutine est un Slave : des paysages ensoleillés de Cagnes, chers à Renoir, il ramène des visions d'apocalypse. Ses portraits sont, eux aussi, tourmentés. Mais c'est dans la nature morte qu'il va donner la mesure de son génie de coloriste : poulets, lapins et le fameux boeuf écorché de près de deux mètres de haut. L'homme reste inquiet, comme traqué, et une étrange légende se crée autour de lui. On dit qu'il peint avec ses mains, qu'il avale d'un seul coup les médicaments qu'on lui ordonne, car c'est un malade. On dit qu'il couche sur le sol de son atelier, entouré d'un cercle d'eau pour se protéger de la vermine. Sa peinture commence à se vendre, et cet ancien famélique a des gestes de grand seigneur : il se fait conduire en taxi de la place de l'Opéra à la gare de Nice.

Ce « Montparno » a gardé la nostalgie du pays natal. Il rencontre souvent, dans le groupe de ses compatriotes, la petite Deborah Melnik qu'il avait connue à Vilna, où elle fréquentait le conservatoire. A Paris, elle étudie le français à la Sorbonne et le chant chez la grande Félicia Litvine. Un soir, elle chante à Montparnasse, dans un concert classique. Café du Dôme, dîner, idylle : en cet été 1928, Deborah va habiter chez Soutine, avenue du Parc-Montsouris. Le rabbin les marie, mais la loi française, pour le mariage civil, réclame des papiers que Soutine a perdus depuis longtemps. L'homme est resté farouche. Une scène de ménage et il part en claquant la porte. Deborah est fière : elle reste seule avec la fille dont Soutine est le père : Aimée.

Les années passent, Deborah se marie de son côté et son mari reconnaît la fille du peintre. Pour Soutine, Aimée n'en est pas moins son enfant : il glisse son visage dans ses tableaux et lui porte des bonbons à la sortie de l'école.

La guerre va faire de Soutine un martyr entre tant d'autres. Il se cache. Réfugié à Champigny-sur-Verde, en Touraine, il peint quelques-uns de ses meilleurs paysages. Sa fin est à l'image de sa vie pathétique. C'est dans la voiture des morts qu'on le ramène clandestinement à Paris pour y être opéré. Il meurt sur la table d'opération le 9 août 1943, sans avoir pu rédiger de testament : du moins n'en a-t-on pas retrouvé. Deborah est dans un camp de concentration. A son retour, elle s'inquiète, pour sa fille, de la succession de Soutine. On lui répond qu'il avait tout donné. Elle fait un procès dont on attend l'issue. Il s'agit de plusieurs centaines de millions.

— C'est la plus belle affaire de droit que j'aie plaidée, nous a dit M^e Mandelbaum, l'avocat d'Aimée.

L'affaire passionne les juristes. La question est de savoir si les tribunaux français admettront le droit soviétique, qui reconnaît la filiation légitime hors mariage. C'est ainsi que ce bohème, pour qui les lois ne signifiaient pas grand-chose, devient le centre d'un débat judiciaire international.



LE MEME MYSTERE HUMAIN SE LIT SUR LE VISAGE D'AIMÉE ET SUR CELUI DE SOUTINE, SON PÈRE.

PEINTRE ET PAUVRE COMME SON PÈRE

Un héritage incontestable : Aimée est peintre comme Soutine, et, comme il le fut longtemps, elle est pauvre. Elle vit avec sa mère dans une chambre d'hôtel des Gobelins, à quelques mètres de la rue de Valence, où son père vint souvent manger la soupe d'une cantine de bohème. Le jour de la première audience du procès qui fera peut-être d'elles des multimillionnaires elles rentreront à pied du Palais à l'hôtel : elles n'avaient pas de quoi prendre un billet de métro. Aimée n'a pas d'autres souvenirs de son père que quelques photos et les livres écrits à sa gloire.

ENSEMBLE, DEBORAH ET AIMÉE FEUILLETTENT UN ALBUM DE REPRODUCTIONS DES ŒUVRES MAÎTRESSES DE SOUTINE.





MODIGLIANI PEINT SOUTINE SUR UNE PORTE DE L'APPARTEMENT DE ZBOROWSKI



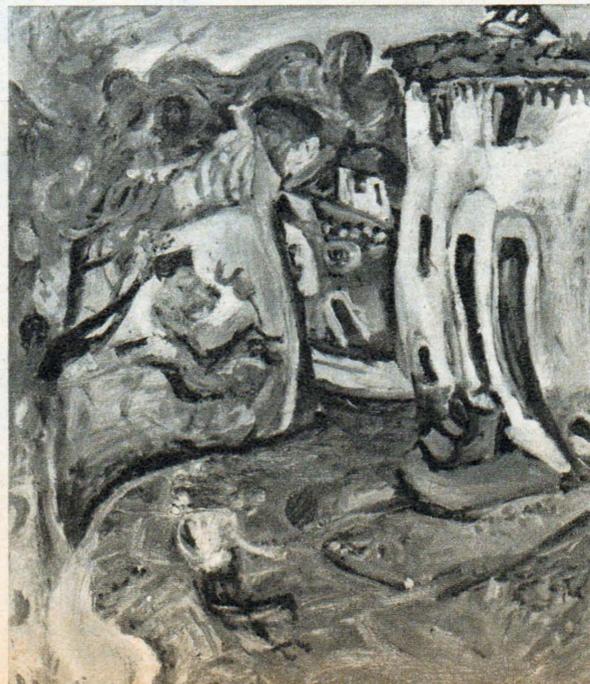
TERECHKOVITCH, AMI DE SOUTINE, FAIT SON PORTRAIT QUINZE ANS PLUS TARD.

Il reste de Soutine quelques portraits, dont un par lui-même. Le plus curieux est celui que Modigliani peignit sur une porte de l'appartement du marchand-poète Zborowski, rue Joseph-Bara. Dans cet appartement, où des chiens bergers jouaient avec des oranges et dont le gaz, le téléphone ou l'électricité étaient souvent coupés, bien des chefs-d'œuvre de la « peinture moderne », aujourd'hui dans des musées, ont attendu des acheteurs, entassés le long des murs. Quoique l'on puisse penser de cette peinture, elle n'en a pas moins fait la fortune de certains amateurs avisés.

POULET AUX TOMATES



UN PAYSAGE DE SOUTINE PEINT A CAGNES EN 1925.



ELLE
S'ACCROCHE
A LA ROUTE



la nouvelle

"SURBAISSÉE 55"

Une technique nouvelle :

- abaissement du centre de gravité
- nouveau profil des roues
- nouvelle transmission intégrale

Une ligne nouvelle :

surbaissée par adoption des roues de Ø 14 pouces

Un confort nouveau :

- nouvelle décoration intérieure
- suspension encore améliorée

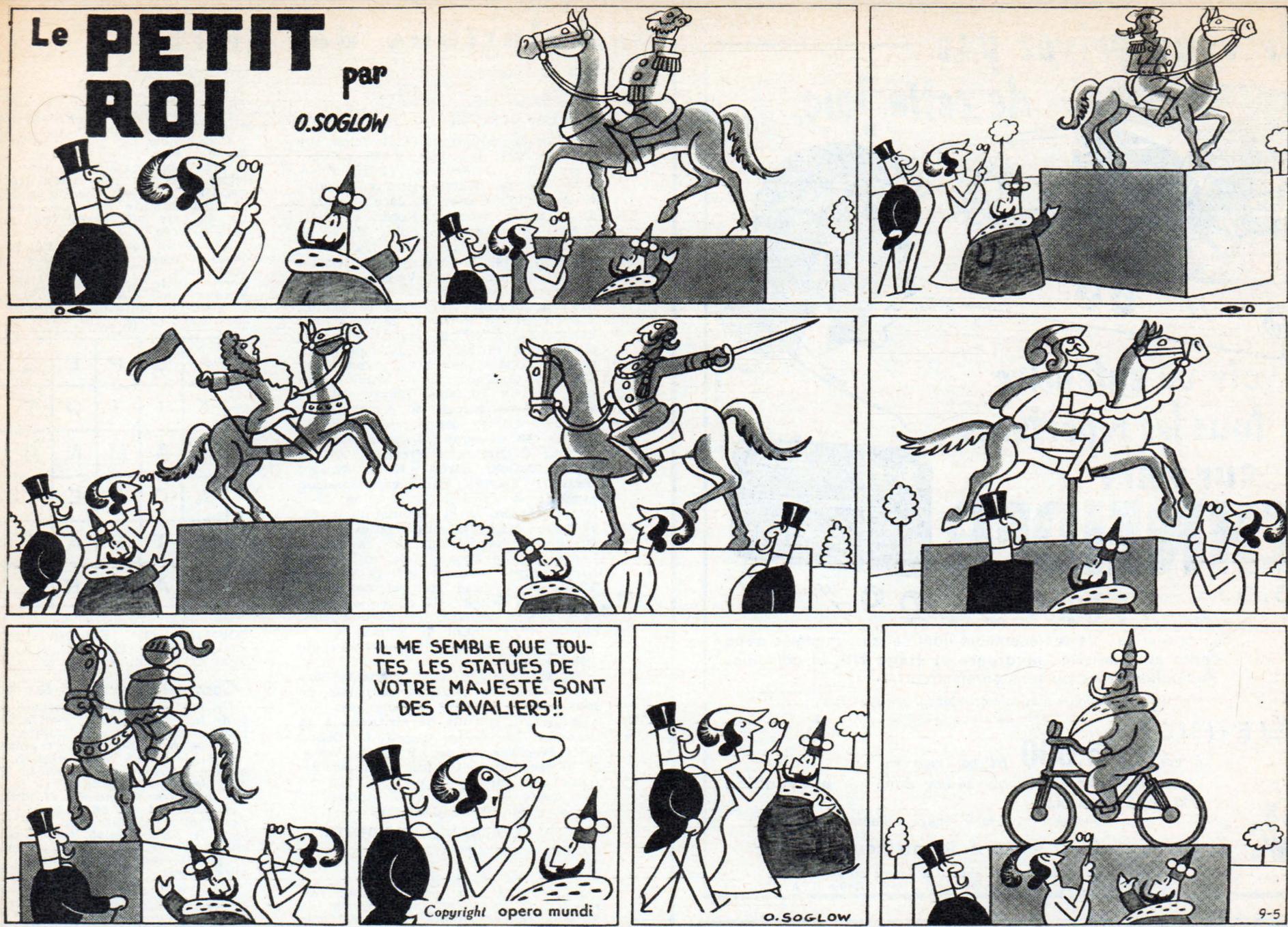
**Une voiture vraiment nouvelle !
qui sort dès maintenant !**



Un essai vous passionnera !
Demandez-le dès maintenant
à votre concessionnaire SIMCA

Et, bien entendu,
plus que jamais,
100.000 à 100.

Le PETIT ROY par O.SOGLOW



IL ME SEMBLE QUE TOUTES LES STATUES DE VOTRE MAJESTÉ SONT DES CAVALIERS!!

Copyright opera mundi

O.SOGLOW

9-5

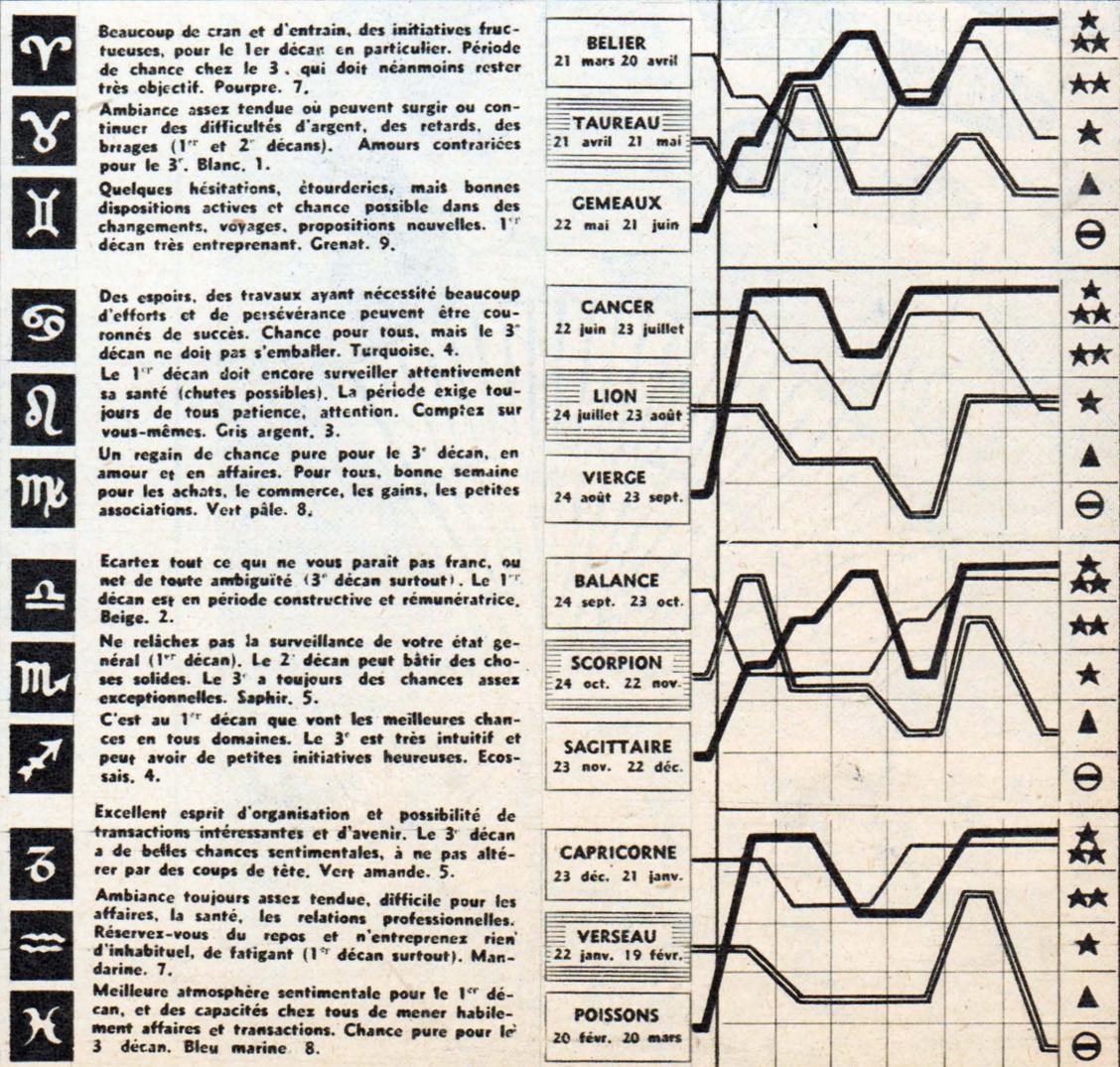
La photographie de la semaine



LE GRAPHIQUE DE LA CHANCE

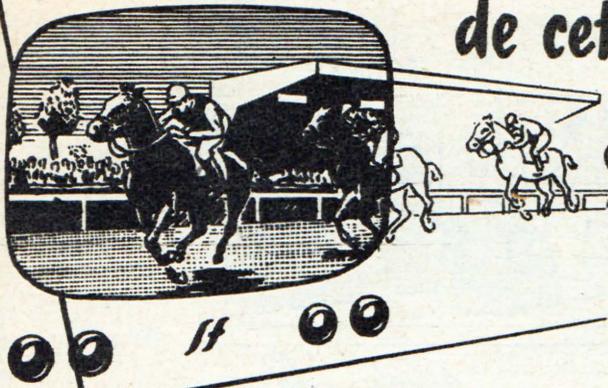
Du Jeudi 28 Oct. au Mercredi 3 Nov. 1954

Amour Argent Santé Lettre Travail Voyage



★★★ Très bon ★★ bon ★ Moyen ▲ Passable ⊖ Défavorable

Ne vous privez pas
de cette joie



voir ou entendre
tous les reportages
sur votre

SCHNEIDER

RADIO : à partir de **1.800** frs par mois env.

Toute une gamme de Récepteurs dont certains modèles avec cadre antiparasites incorporé et étage HF, et combinés Radiophonos avec ou sans enregistreur.

Qualité musicale et reproduction parfaites.

TÉLÉVISION :

à partir de **5.000** frs par mois env.

4 modèles écran 43 ou 54 cm dont un bi-définition 43 cm 6 canaux.

Qualité incomparable. Image brillante et contrastée.

C'est encore le meilleur...

En démonstration chez nos agents ou écrivez
SCHNEIDER, 12, rue Louis-Bertrand - IVRY/Seine (ITA. 43-87 +)



Solutions des jeux

Le bridge (suite)

CLASSEMENT DU 142^e CONCOURS

1. Docteur Soubirous (Clair-Soleil, rue de Bagnères, Lourdes), 1.940 points; 2. ex æquo : G. Schrimpf (1, rue Chervoviz, Paris), docteur Hiraux (1.930); 4. ex æquo : Cosset, A. Jacob (1.900); 6. ex æquo : docteur Roger, R. Petit (1.860); 8. ex æquo : Leplay, Haas; 10. ex æquo : Boyer, Cassé, Mme Martinière, Valentin; 14. Bouchardy; 15. Ottavi (1.800); 16. ex æquo : Vigière, docteur Albu; 18. ex æquo : Frings, Bruère, Azarian, Brochu, Nury; 23 ex æquo : docteur Gouzy, Renevey; 25. ex æquo : Poizat, Zagar; 27 ex æquo : Perrault, Grebeniuk (1.750); 29. ex æquo : Mirieu de Labarre, Fontaine, Calais, Riol, Meillauc, Common; 35. ex æquo : Mantion, docteur Samama, Blazzy; 38. ex æquo : Rayon, Leroux; 40. docteur Boeri (1.700); 41. ex æquo : Perdrual, P. Franck; 43. ex æquo : Koerper, Vasseur, docteur Cottin, Mme Frezières; 47. ex æquo : Ciajolo, Barou; 49. ex æquo : Gautier, David, Baranger, Rassicod (1.660); 53 ex æquo : Lecallion, J.-P. Meyer, Merlin, Leroy, Gounouilhou; 58. ex æquo : Mellin, Gominet; 60. ex æquo : Bretin, Railhae (1.600); 62. ex æquo : Ladakis, Mme Cacaud; 64. ex æquo : Carles, Abric, Bourvis; 67. ex æquo : Thauzies, Bertrand, Mentrel, Debruelle; 71. Bobcoff (1.550); 72. ex æquo : Eois-saye, Prado Gallard; 74. docteur Brochenin; 75. Filippini; 76. Fouadé.

Les autres concurrents ont moins de 1.500 points.

Nous signalons aux gagnants des concours qu'ils peuvent, à partir de maintenant, recevoir comme prix un abonnement gratuit de six mois à la chronique de bridge que J. Le Dentu écrit avec l'expert de « Point de Vue », P. Figeac, dans « L'Esprit pharmaceutique » (abonnement d'un an : 600 fr. (24 numéros). Adresse : 1, square du Graisivaudan, Paris. C.C.P. 10799-11).

P. ALBARRAN et J. LE DENTU.

Le télégrille

Notre choix s'est, cette semaine, très rapidement porté sur le télégrille de M. Guy Pallarès, à Bordeaux, que nous publions la semaine prochaine. Il nous a plu, tant par le choix de son texte que par ses définitions excellentes. Osons espérer qu'il plaira aussi à nos lecteurs.

Nous ne pouvons, faut de place, donner ici nos opinions et appréciations sur chaque télégrille reçu; complimentons cependant M. Henri Moniez, à Paris, pour son premier essai. Il est bien dans la bonne voie et ne saurait sans doute tarder à remporter un abonnement s'il veut bien persister dans cette veine.

Les autres bons télégrilles reçus cette semaine nous viennent de :
Mme R. Saint-Supéry, Paris;
Mlle Laurence Bergé, Argenteuil;
M. Paul Paquignon, Marseille; Gustave Tourville; Yves Bonin, Lyon;
M. L'Hermite, Fontainebleau; François Hugues, Nice; Jacques Folcher, Arles; Pierre Bribes, Saint-Jean de Bruel; Pierre Vergnaud, Magnac-sur-Touvre; R. Alexandre, Tours; Desagneaux, Perpignan; André Vialard, Alger; J. Fournet, Marseille; Marcel Mey, Y. Belin, Paris.

Solutions justes du n° 140

Mmes Laisne-Olivier, Gènerargues; Gibon, Lille; Y. Baert, Saint-Just-en-Chaussée; J. Chantrel, Saint-Etienne; R. Dubut, Nice; Y. Corbery, Brunoy; E. Freydier, Montélimar; R. Petit, Alès; G. de G.-Arnao, Hendaye; M. Talbotier, Nevers; Serres de Gauzy, Toulouse; Gibou, Paris.

Mlles S. Maillard, Saint-Max; Bailleul, Tourcoing; M. Freiche, Issoire.

MM. J. Roucard, Neuvic-d'Ussel; G. Bay, Saint-Germain-du-Val; Frussotte, Revigny-sur-Ornain; J. Derion, Moutier-Rozelle; M. Pérot, Bourg-la-Reine; P. Bresch, Petit-Quevilly; R. Amey, Montbellard; Ch. Eckert, Poissy; P. Allrot, Fontenay-sous-Bois; Renault, Perpignan; Ed. Barbé, Caudéran; R. Alexandre, Tours; J. Dreyssé, Alès; P. Lombard, Draguignan; R. Pertusier, Thonon-Bains; Fr. Hugues, Nice; P. Maeght, Mons-en-Barœul; M. Mey, L. Devedeux, Paris.

Le zigzamo

Le jeu consiste, en formant des mots, à totaliser le plus de points possible. Commencer par n'importe quelle lettre de cette grille et former un mot, le plus long possible, en passant à une lettre dans une case attenante, à l'horizontale, à la verticale, ou en diagonale, et ainsi de suite, mais sans jamais sauter de case ou revenir sur une case déjà utilisée.

Quand un mot est formé, barrer les cases utilisées, puis chercher un nouveau mot en commençant par n'importe quelle autre case non utilisée. Former ainsi des mots et les inscrire. Il n'est pas obligatoire d'utiliser toutes les lettres de la grille.

A	L	P	E	S	E
T	I	T	O	T	C
S	A	M	N	R	O
A	C	E	E	T	U
N	T	E	A	I	T
T	A	I	R	E	N

Nos experts avaient trouvé : JUXTAPosition (23), EMPoINTURES (19), MULASSERIE (17), DE (1), soit un total de 60 points.

Comment compter les points

Un mot de deux lettres vaut 1 point, trois lettres 3 points, quatre lettres 5 points, cinq lettres 11 points, et ainsi de suite en ajoutant deux points pour chaque lettre en plus. Ainsi un mot de quinze lettres vaut 27 points. Faire la liste des mots obtenus avec le nombre de points correspondants et additionner.

Si vous obtenez entre 40 et 50 points, c'est bon; au-dessus de 50, c'est très bien. A partir de 55 points, vous êtes un champion. Si vous avez moins de 40 points, recommencez, vous pouvez faire mieux.

Tous nos compliments aux lecteurs ayant réussi 58 points avec le problème de notre numéro 331. Ce sont :

Mmes Dufour, Colombes; René Simon, Apt; Faucon, Dijon; Varmance, Besançon; Lahaxe, Fontenay-sous-Bois; C. Gouyer, Châtelleraut; A.-M. Odon, St-Etienne; L. Liger, H. Boddart, Paris.

Mlle G. Tougourdeau, Secondigny.
MM. P. Alirot, Fontenay-sous-Bois; Renault, Perpignan; A. Gaillard, Villiers-le-Bel; P. Touboul, Oran; L. Constant, Biarritz; P. Borgy, Le Chambon; D. Vioche, Troyes; S. R. Skiller, Toulon; A. Malard, Alger; A. Cardenas, Issoire; J. Beau, Le Mans; J. Dreyssé, Alès; M. F. Sevoz, Montauban; P. Maegt, Mons-en-Barœul; L. Wunenburger, Paris.

Est-ce ?

1. Sur la canne sacerdotale de Mgr Jean Villot. — 2. Masque antipoussière. — 3. Le sourire de Charlie Chaplin. — 4. Clavier de machine à écrire. — 5. Sur le Kon-Tiki. — 6. L'avant du T-33, appareil à réaction.

Qui ?

Lundi : Juliette Dodu, Ullmo. — Mardi : Maurice Rollinat. — Mercredi : Madeleine Sologne (de Max). — Jeudi : « Fécondité ». — Vendredi : 1887. — Samedi : Gambetta. — Dimanche : La Roncière.

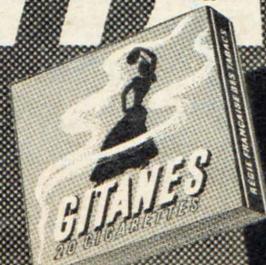
A PROPOS D'UNE VENDETTA

BASTIA. — Pour assister à la reconstitution d'une vendetta qui faillit ensanglanter la région, le président Vincent Surcy avait emprunté l'autre soir une route qui traverse le maquis. Le chauffeur du magistrat s'égarait malencontreusement dans l'obscurité et ne réussit à retrouver son chemin sur la carte qu'en s'éclairant avec le boîtier Wonder qui se trouve toujours à portée de la main dans sa voiture. La pile Wonder ne s'use que si l'on s'en sert.

BLEUES - CAPORAL
JAUNES - MARYLAND
VERTES
DÉNICOTINISÉES



GITANES



DES
CIGARETTES
AU GOUT
DE CHACUN

RÉGIE FRANÇAISE DES TABACS



Pour tout changement d'adresse, prière de joindre 30 francs à la dernière bande.

C.C.P. 6553-80

ABONNEMENTS 1 an 6 mois
France et Un. Franç. 2.500 1.250
Etranger (ts pays) .. 3.500 1.750

Le directeur général : CHARLES GIRON

DIRECTION-REDACTION

ADMINISTRATION

124, rue Réaumur - GUT. 75-20

PUBLICITE : O. P. C.

46, rue de Lille - LIT. 43-30 et 22-68

HEBDOMADAIRE IMPRIME EN FRANCE

N.M.P.P.

10^e ANNEE - Nouvelle série - N° 334

28 OCTOBRE 1954

Les dessins, photographies et manuscrits non insérés ne sont pas rendus.



DANY ROBIN, POUR DEVENIR LA VIOLETTA DE « CADET ROUSSELLE », S'EST REMISE A LA DANSE SOUS LA DIRECTION DE VICTOR GSOVSKY, AUTEUR DE LA CHOREGRAPHIE DU FILM.



CADET ROUSSELLE A TROIS AMOURS

Quelle heureuse idée ! On nous montre à l'écran ce Cadet Rousselle dont la chanson est de celles qui ne s'oublient jamais. C'est André Hunebelle qui nous le présente, en Eastmancolor, d'après un scénario de Jean Halain et Jean-Paul Lacroix. Il traverse l'histoire, le sourire aux lèvres. Dernier-né de trois jumeaux, dans un petit village de montagne, il est sentimental, naïf et malicieux, vaillant et généreux. Bedeau, il part à la conquête de Paris avec, dans le cœur et dans la tête, l'image de la charmante Isabelle, la fille du maire, qui ne veut pas de lui pour gendre. Quand il revient dans son village, il est colonel d'empire et l'empereur lui donne rendez-vous à Austerlitz « avant le coucher du soleil », au moment où il se prépare à épouser son troisième amour : Violetta. Ils iront ensemble. Cadet Rousselle, c'est François Périer, et Violetta, c'est Dany Robin le beau couple. (Photo Pathé Consortium Cinéma.)



Sous le nom de Jérôme, Bourvil sert de cocher à Cadet Rousselle et François Périer ne pouvait trouver meilleur partenaire, naïf, mais malin.



Que d'aventures ! Des brigands, des conspirateurs, des bohémiens errants, des batailles, le Roi, la République, l'Empereur et la grande chevauchée à l'issue de laquelle l'amour triomphe de tous les obstacles, pour la plus grande joie de tous.



Décidément, Cadet Rousselle ne peut pas douter qu'il préfère la bohémienne Violetta à Isabelle et à Marguerite, ses premières amours.



DANS SA CELLULE, JULIEN SOREL (GERARD PHILIPPE) ET M^{me} DE RENAL (DANIELLE DARRIEUX) REVIVENT AVEC PASSION LEUR AMOUR.



123 ANS APRÈS STENDHAL « LE ROUGE ET LE NOIR » A L'ÉCRAN

En 1831, un fait divers inspirait à Stendhal *Le Rouge et le Noir*, passionnante histoire amoureuse et criminelle qui devait devenir le roman le plus célèbre de la littérature française. A cent vingt-trois ans de distance, Claude Autant-Lara, assisté de Pierre Bost et Jean Auranche pour les dialogues, a tourné en fait le film français le plus important depuis la guerre. Sa version intégrale durait trois heures. On l'a réduit à deux heures trente pour sa sortie publique qui aura lieu cette semaine.



JULIEN SOREL A PARIS : ORGUEIL ET REBELLION.



SA VICTOIRE : LA SAGE MATHILDE (ANTONELLA LUALDI).

7 JOURS DE PARIS

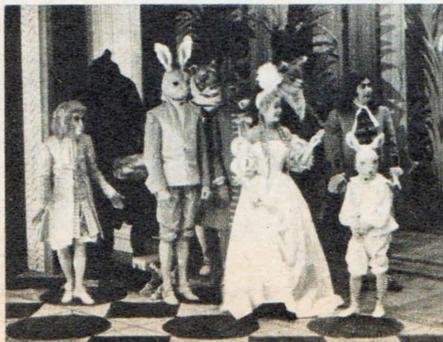
par Patrice Sylvain

Le music-hall entre chez Molière avec *Les Amants Magnifiques* • Un Clouzot avec des lunettes roses • Attachez quand même vos ceintures •

Le monsieur aux cheveux gris coupés à l'ordonnance qui applaudissait si fort l'autre soir au Théâtre-Français, avait, en effet, de quoi se réjouir. P.-A. Touchard — c'était lui — ancien administrateur de la maison, venait d'assister à la première triomphale des *Amants magnifiques*, luxueusement montée selon des conceptions scéniques qui furent les siennes, à l'époque de son proconsulat. Elle marquait en même temps le retour en grâce de Jean Meyer, auquel ce même M. Touchard avait justement, jadis, accordé toute sa confiance. Après dix-huit mois d'exil, l'ingénieur « Memeille », comme l'appellent ses camarades apportait à la nouvelle administration Pierre Descaves son premier grand succès.

Les Amants magnifiques ce sont les

Indes galantes de la Comédie-Française. Un spectacle qui en met plein la vue. Des grottes enchantées, des portiques de verdure, des machineries



compliquées comme au Châtelet qui descendent des cintres avec le soleil. Des costumes plus empanachés que ceux de Cécile Sorel (aux temps du Casino), des projecteurs multicolores et la « lumière noire » (ce qui fit dire à un critique grognon : « On se croirait au cabaret du Néant. »), des entrées, des ballets, des intermèdes avec tout le zoo des animaux du bon fabuliste ; de la musique (celle de Lulli) comme à l'Opéra ; des verts olive, des rouges cerise, des gris tourterelle. Enfin, une invention, une somptuosité, un éclat qu'on a coutume de trouver plutôt chez M. Varna que dans l'austère Maison de Molière. De goût aussi ? C'est moins sûr.

Ceci peut paraître surprenant. Mais n'est-ce pas dans ce style que l'auteur du *Misanthrope* avait justement conçu pour les caprices de son souverain ce divertissement mythologique. Aujourd'hui les nymphes de Vaux seraient mannequins nus au music-hall. Et l'Etat, c'est M. Dupont, Français moyen.

Paris et la province vont courir aux *Amants magnifiques*. Et il n'y aura encore que M. de Colbert pour penser que ça n'est pas sérieux.

Au cinéma, Hollywood nous envoie son *Salairé de la peur* : un film intitulé *Ecrit dans le ciel* et qui est l'histoire d'un avion en perdition entre Honolulu et San Francisco. Vingt-deux personnes et un enfant sont à

bord. C'est un assez curieux échantillonage d'humanité, typiquement américaine, qui va du grand producteur de Broadway au brave père de famille embarrassé de son « casse-croûte » (c'est son premier voyage en avion) en passant par le couple snob, le paralytique philosophe, style *Vous ne l'emporterez pas avec vous*, la demoiselle sophistiquée, l'hôtesse de l'air gentille,



Vous pouvez désormais pratiquer le bridge ou la belote en compagnie des personnages de Dubout qui vient de dessiner un jeu de cartes. Il est bien dans sa manière : toutes les figures lui ont été inspirées par « Les trois mousquetaires ». Le roi de cœur, c'est d'Artagnan, Porthos est roi de carreau, Athos roi de trèfle, Milady est dame de pique et Constance Bonnacieux, de cœur naturellement.

les jeunes mariés en voyage de noces, le chef pilote saisi par la panique et son second, le vieux Dan (John Wayne) qui sauve la situation en lui flanquant une paire de gifles. Car naturellement, l'appareil, condamné au milieu du film, réussira à atteindre l'aéroport. C'est un Clouzot avec des lunettes roses. Mais il aurait fallu à *Ecrit dans le ciel* un metteur en scène de cette classe pour lui donner la den-



JEAN GABIN « CHAHUTEUR » 1900

« Le gros est un homme terrible », a dit Jean Gabin, qui appelle ainsi familièrement son metteur en scène Jean Renoir : « Tous les jours, il me fait mouiller ma chemise ! » Dans French-CanCan, le premier film qu'ils tournent ensemble depuis l'avant-guerre (La Bête humaine, en 1938), Renoir a fait de Gabin le fondateur du Moulin-Rouge : Ziegler, qui lança La Goulue, Nini-patte-en-l'air et fut l'ami de Toulouse-Lautrec. Il lui fait danser le « chahut » (avec Maria Félix) et la java-vache (avec Françoise Arnoul). Chaque minute de tournage coûte 12.000 francs.

sité, le style, le « suspense » qui serre si délicieusement l'estomac du spectateur au fond de son fauteuil.

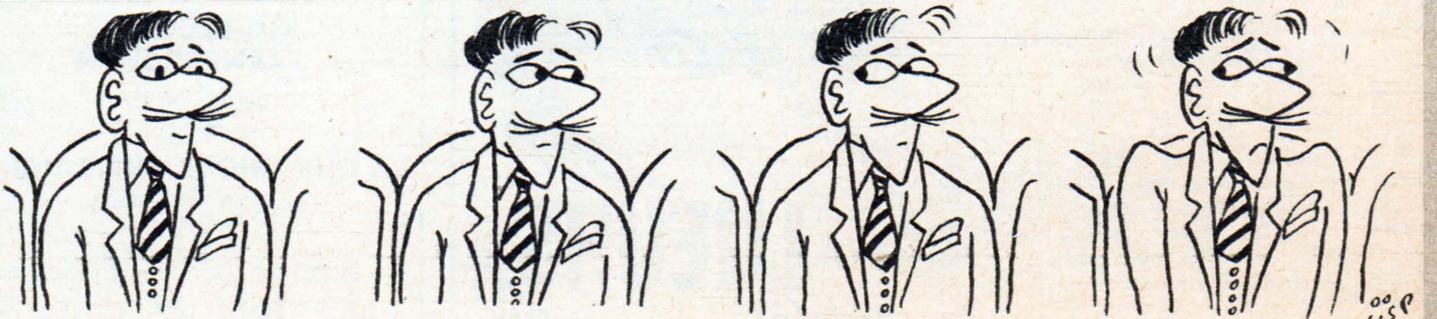
Avant d'attacher sa ceinture, il faut attendre les dernières séquences ; une surtout où l'on voit, sur l'écran géant du cinémascope plongé dans une ombre dramatique, scintiller doucement comme des diamants, les lumières de la piste et du salut. A signaler également l'interprétation de John Wayne, de Claire Trevor et de remarquables photos de l'avion trouant péniblement sa route à travers les sombres nuées de l'orage.

Qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son. Mais c'est encore trop, paraît-il. M. Dubois, préfet de police, estime que les cloches parisiennes sont trop bruyantes. Et surtout trop matinales. Il a demandé au cardinal archevêque de faire retarder les sonneries afin de ne pas troubler le sommeil des Parisiens. Mme Alexandre Debray, conseiller municipal, est d'un avis différent. Elle suggère au contraire que les carillons soient équipés de façon « à pouvoir dispenser de vrais concerts, tels ceux de Rouen ou de Strasbourg.

« L'harmonie des cloches, écrit Mme Debray, est de nature à faciliter l'équilibre nerveux de nos concitoyens. »

Seule, une paroisse est actuellement équipée de cette façon : Saint-Philippe-du-Roule qui, grâce à un disque microsillon, fait retentir chaque jour dans le ciel de Paris les cloches de Saint-Pierre de Rome.

Comme la vie est compliquée : M. Simplet au cinémascope



● A l'Européen, une petite danseuse contait à Roger Nicolas, animateur de Mon p'tit pote que son ami de cœur avait reçu un coup de couteau de son protecteur :

— C'était fatal, fait le bon pitre, l'amant attire le fer.

● A Paris, disait très gentiment Vivian Leigh à la générale de Marigny (La Cerisaie), il n'y a pas de femmes laides, il n'y a que des fem-

mes qui ne savent pas encore qu'elles sont jolies !

● Maurice Bedel qui vient de mourir était grand voyageur ; et il expliquait :

— A l'étranger, j'ai le plaisir de n'être plus connu de personne, et l'ennui de ne plus connaître per-

● On rapportait à Henri Jeanson un mot de Jean Rostand : « Souvent

deux époux se haïssent d'autant plus qu'ils ne se trahissent pas. »

— Peut-être, dit Jeanson, mais il ne suffit pas non plus de se trahir pour s'aimer !

● D'une Histoire de France, récemment publiée, érudite, mais indigeste, quelqu'un disait devant Pierre Gaxotte :

— C'est une Somme.

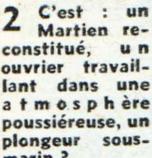
— Pardon ! corrigea le benjamin des Académiciens, un somme !

C'est un jeu

EST-CE ?



1 Ce symbole figure : sur la canne sacerdotale d'un prélat, sur les avions d'Air France, dans les armes du Brésil ?



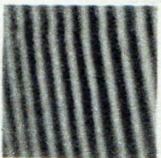
2 C'est : un Martien reconstitué, un ouvrier travaillant dans une atmosphère poussiéreuse, un plongeur sous-marin ?



3 Ce sourire est celui de : Eddy Constantine, Luis Mariano, Charlie Chaplin ?



4 La calandre d'une Rolls-Royce, une toile de tente, clavier d'une machine à écrire ?



5 Ce dessin figure : sur les billets de banque mexicains, sur une œuvre de Picasso ?



6 L'avant d'un avion à réaction, masque antiatomique, œillère pour chevaux de course ?



Solutions page 28

Ceci intéresse

tous les jeunes gens et jeunes filles
tous les pères et mères de famille

Le prestigieux enseignement par correspondance de l'École Universelle, la plus importante du monde, permet de faire chez soi, à tout âge, brillamment, à peu de frais, les études les plus variées, d'obtenir en un temps record tous diplômes ou situations.

Milliers d'inégalables succès.

- Br. 7775 : Toutes classes, tous examens, 2^e degré, de la 6^e aux Lett. sup. et Math, spéc., Bacc., B.E.P.C. ; 1^{er} degré, de la section prépar. aux cl. de fin d'études, C.E.P., Brevets, C.A.P. - Cl. des Collèges techn., Brev. d'ens. indust. et commercial, Bacc. technique.
- Br. 7786 : Lettres : Licences, Propédeutique, Agrégation, C.A.P.E.S.
- Br. 7788 : Droit, Scienc. : Lic., Agrégations.
- Br. 7780 : Grandes Ecoles spéciales.
- Br. 7791 : Fonctions publiq. : E.N.A.
- Br. 7781 : Les emplois réservés.
- Br. 7792 : Industrie, Trav. publics ; C.A.P.
- Br. 7776 : Carrières de l'Agriculture.
- Br. 7793 : Comptab., Sténodact. ; C.A.P.
- Br. 7785 : Orth., Réd., Calcul, Ecrit.
- Br. 7794 : Angl., Esp., Allem., Ital.
- Br. 7777 : Marine militaire, Mar. march.
- Br. 7795 : Aviation, Indust. aéron.
- Br. 7784 : Radio : dipl. offic., indust.
- Br. 7789 : Dessin, Peinture, Gravure.
- Br. 7779 : Solfège, Piano, Violon, Harm.
- Br. 7796 : Carrières du cinéma, Photo.
- Br. 7783 : Cout., Coupe, Mode, Ling.
- Br. 7797 : Secrétariats, Journalisme.
- Br. 7778 : Coiffure, Soins de beauté.
- Br. 7787 : Carrières féminines.

La liste ci-dessus ne comprend qu'une partie de nos enseignements.

Vous trouverez dans chacune de nos brochures une documentation absolument complète sur tous les emplois existant dans les diverses branches ou spécialités de chaque carrière.

Ces brochures passent intégralement en revue toutes les possibilités professionnelles qui s'offrent à vous.

En outre, nous vous fournirons gratuitement tous les renseignements et conseils qu'il vous plaira de nous demander.

ECOLE UNIVERSELLE
PARIS, 59, bd Exelmans
NICE, Chemin de Fabron
LYON, 11, place Jules-Ferry

Un moyen bien facile de fortifier sa mémoire

Beaucoup d'avocats éprouvent la plus grande difficulté à retenir leurs plaidoiries et l'obligation dans laquelle ils se trouvent parfois de soutenir deux causes importantes à moins de huit jours d'intervalle les met alors dans un cruel embarras.

Ils doivent cependant posséder très exactement leur mot à mot s'ils veulent parler un langage châtié et n'avoir pas à redouter la panne, cette terrible panne qui se transforme si souvent en catastrophe.

Comment, en effet, trouver le mot juste, se livrer à la recherche des idées et garder son sang-froid dans les affaires dont dépend parfois la tête d'un homme, lorsqu'on n'est pas absolument sûr de sa mémoire ?

S'il est bien certain que toute idée qui passe dans notre cerveau y laisse une trace, encore faut-il savoir la retrouver le moment venu et cela n'est pas toujours très facile.

Notre ami, J. A. Borg, après avoir étudié ces difficultés, a découvert le moyen qui permet à toute personne, si peu douée soit-elle, d'imprimer dans son esprit, sans

effort, sans répétition fastidieuse, le texte exact de ses discours.

Du jour au lendemain, grâce aux procédés qui vous seront clairement exposés, vous deviendrez capable de parler en public, car vous lirez dans votre mémoire comme dans un livre.

Vous deviendrez capable aussi de bien d'autres choses, par exemple d'apprendre en quatre semaines suffisamment d'anglais ou d'espagnol pour arriver à vous faire comprendre. Vous y verrez également comment de grosses fortunes ont pu être amassées sans autre capital qu'une bonne mémoire et pourquoi cette faculté mérite d'être appelée la clé d'or de la richesse.

J. A. Borg, auquel nous avons dit que sa précieuse découverte méritait d'être plus connue, a décidé de distribuer gratuitement son petit livre « Les Lois éternelles du succès » à quiconque désire améliorer sa mémoire. Voici son adresse : J. A. Borg, chez Aubanel, 7, place Saint-Pierre, Avignon. Ecrivez-lui tout de suite, avant que l'édition soit épuisée

E. LEMONT.

Marthe BODIN MEDIUM. Reçoit tous 1. jours sur rendez-vous et par correspondance. 93, rue de Maubeuge. - (TRU. 21-31).

GABY CHRISTEL Voyante célèbre Retour d'affect. 154, r. de Rivoli (M^o Louvre) t.l.j. et corr.

JUANITA JOPEZ Secrets indiens - Voyances - Astrologie Envoyer date, heure de naiss. Joindre 300 fr. 29, r. de Trevisse (serv. P). PRO 52.17 (11 à 19 h)

MALADES ! Il faut guérir. René NOBREIJ-Job magnétise. Agit à distance, sur photo, cheveux. 17, rue du Château, à NICE (A.-M.).

VIVIANA, Astrologue 2, av. Lesage, Maisons-Laffitte (S.-et-O.) Date nais. 4 questions 500 fr. Env. timb.

DANSE APPRENEZ SEUL chez vous ou en notre Studio. Méthode L. du professeur Pascaud. Ecrire : 60, rue Saint-Antoine, PARIS-4^e.

GRANDIR
ALLONGEZ BUSTE, JAMBES, de plusieurs centimètres. Nouveau traitement Américain. Succès garanti. Notice discr. contre 2 timbres. UNIVERSAL G.18
13, Rue A.-D. Claye, PARIS-14^e

PONDEZ FOYER HEUREUX Mariages lég. Ecr. Service Famil. P.V. 14, boulevard Montmartre, Paris (9^e).

UNE REVUE DES FOLIES - BERGERE C'EST UN BEAU REVE LES YEUX OUVERTS

AVIATION Magazine

Dans son numéro du 15 octobre présente la suite des Mémoires du général Galland : Jusqu'au bout sur nos Messerschmitt

Un reportage humoristique **KID BLOGGS A FARNBOROUGH** par C.-W. CAIN

LA CHRONIQUE MILITAIRE par C.-A. BORAND

Un avion de tourisme moderne **LE PASOTTI «AIRONE»** par J. CAMBU

Figure et événements : **LE COLONEL CRESSATY**

Les grandes manœuvres alliées **« SHOOTING STAR » L'OPERATION** par L. ESPINASSE

Toutes les techniques nouvelles, les clubs, etc. **ET TOUTE L'ACTUALITE**

LES **NOUVELLES LITTÉRAIRES**
Un grand récit inédit de **H. TAZIEFF**
DANS LA LAVE DU VOLCAN
et un **HOMMAGE A DE MAX** par **RENE CLAIR BERTHE BOVY MAURICE ESCANDE J. SULLY**
Chaque jeudi : 30 Fr.

TOUT LE MONDE EN PARLE Documentez-vous en lisant

LUEURS sur les **SOUCOUPES VOLANTES** PAR Aimé MICHEL
FORMAT 17,5 x 21,3 **570 FRS** JAQUETTE COULEURS VERNIES

Une étude approfondie à la portée de tous analysant les derniers documents recueillis dans le monde.

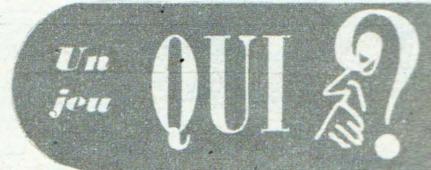
MAME ÉDITEUR
TOURS INDRE-ET-LOIRE
PARIS 6, RUE MADAME



OUBLIEZ TOUT MAIS N'OUBLIEZ PAS « MARIE - FRANCE » QUI N'OUBLIE RIEN

et vous apprend comment cultiver votre mémoire comment vit la Cité Universitaire comment les Universités de France rivalisent avec la Sorbonne comment le « Prêt à porter » se met à votre portée comment vous habiller avec deux patrons-pochette comment avoir de la chance dans

« Le Concours aux trois millions » Votre chez vous dans **MARIE-FRANCE** l'hebdomadaire du monde féminin



Lundi 25 : Le même jour, mourait une héroïne et était arrêté un traître : 25 octobre 1909. Nommez-les !

Mardi 26 : Il fut le poète des Névroses et mourut lui-même à demi fou, le 26 octobre 1903. Qui est-ce ?

Mercredi 27 : Elle naissait le jour où mourait un très grand tragédien : 27 octobre 1924. Comédienne elle-même, elle a été une très belle Yseult et a dû interrompre un rôle de prostituée tout récemment à la suite d'un accident. Qui est-ce ?

Judi 28 : Quel est le roman d'Emile Zola qui parut le 28 octobre 1899 et qui n'appartient pas aux Rougon-Macquart.

Vendredi 29 : De quand date la première incinération parisienne ? D'un 29 octobre, mais en quelle année ?

Samedi 30 : D'origine niçoise, il naquit à Cahors le 30 octobre 1838, fut membre du gouvernement en 1870, président de la Chambre en 1879, président du Conseil en 1881, mourut en 1883 dans des conditions mystérieuses chez sa maîtresse, près de Paris. Qui est-ce ?

Dimanche 31 : Né le 31 octobre 1813, il fut condamné aux travaux forcés sur la dénonciation d'une mythomane névropathe qui prétendait avoir été violée par lui. Réhabilité, il fut gouverneur des colonies. Qui est-ce ?



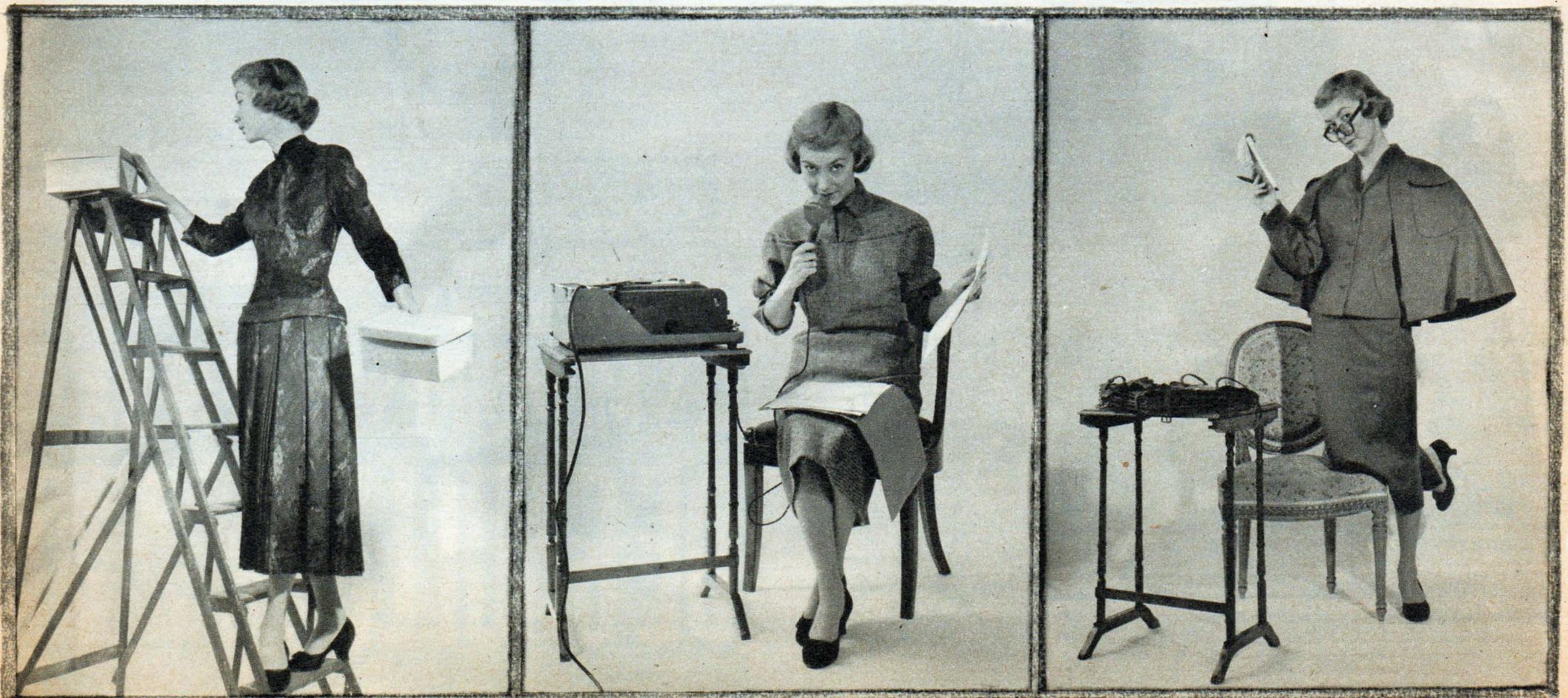
Wébé : « LA MODELISTE », un blouson bouttant, en lainage rayé de blanc.

Waser : « LA SECRETAIRE », un tailleur souple de lainage chiné.

la Mode

Lise, c'est la femme française moyenne... Fini pour elle le temps de la grosse dot, finie l'ère de la « fille à papa » courant de bals en fêtes, de surprises-parties en thés dansants... Lise travaille. Cultivée, ambitieuse, elle a choisi sa carrière parmi les plus accessibles aux femmes mais elle entend ne point sacrifier les privilèges de son sexe, elle se veut avenante, gentiment vêtue... « à la page » en un mot ! La grande couture ne lui est pas abordable, c'est à la couture en gros qu'elle a demandé ses toilettes ; elle les sait d'une bonne élégance, nombreuses, diverses, signées par de bons faiseurs. La doctoresse Lise adoptera une ligne un brin sévère, Lise la modéliste donnera libre cours à sa fantaisie, leur tenue sera « adaptée », ces images en font foi.

par G.-P. de Rouville



P.-A. Ber : « LA VENDEUSE », un deux-pièces de fantaisie fond noir.

M. Casalino : « LA CHEF D'ENTREPRISE », une robe de tweed noisette.

Basta : « LA DOCTORESSE », un tailleur strict à cape protégearte.



26 oct. 1889

Emile Augier a rendu le dernier soupir cette nuit, dans sa maison de Croissy où il vivait depuis vingt ans, dans une paix qu'il devait à la gentillesse de son caractère, à ses succès et à la fortune qu'ils lui avaient procurée. Il était né dans la Drôme en 1820. Son père, avocat, le destinait au barreau. Il est toujours dangereux d'hypothéquer l'avenir de ses enfants : on risque des déceptions. Le théâtre attirait Emile. A vingt-quatre ans, il écrivait sa première pièce : « La Ciguë », que lui joua l'Odéon. L'année d'après, la Comédie-Française lui jouait : « Un Homme de bien » que suivirent « L'Aventurière », « Le Gendre de M. Poirier », qui restera, « Le Fils de Giboyer » et d'autres pièces, qui furent des triomphes sans que la simplicité de leur auteur en fût diminuée.

29 oct. 1906

Les premières nouvelles d'Emma Calvé qui nous parviennent aujourd'hui d'Amérique nous annoncent un triomphe dans le rôle de Carmen qu'elle a rendu inoubliable. Et quelle belle histoire d'amour accompagne la nouvelle du succès de la grande cantatrice. Chaque soir, un admirateur inconnu venait l'applaudir. Brusquement, il devint aveugle mais n'en fit pas moins sa demande de mariage à Emma Calvé qui l'agréa. Il s'agit d'un multimillionnaire et l'on dit que les époux se préparent à faire une croisière en Méditerranée à bord d'un yacht où des musiciens les accompagneront pour que Emma Calvé puisse chanter ses grands airs à son mari.



30 oct. 1904

La Fédération des secours mutuels de France donne un banquet de 26.000 couverts dans la salle des machines. 1.500 maîtres d'hôtel et 250 mètres de saucisson, 200 porcs, 5.000 poulets.

31 oct. 1793

Vingt et un Girondins, reconnus coupables de complot contre la nation, montent à l'échafaud où cinq charrettes les ont conduits. L'un d'eux n'est plus qu'un cadavre : Dufliche Valazé, qui s'est enfoncé un stylet dans le cœur.



1^{er} nov. 1919

La prohibition donne lieu à une étonnante manifestation à Zion City, dans l'Illinois. En présence du maire et du chef de la police, 84.124 bouteilles de bière ont été jetées aux égouts. La fraude de l'alcool et de la bière, qui titre 2 degrés 3/4, prend des proportions considérables.



C'est arrivé hier...

par J. DESMUR

LA PHOTOGRAPHIE EN MARCHE

(suite)

Pour répondre à bien d'autres lecteurs précisons :

1) Que nous retournons avec un commentaire toutes les photos qui nous sont adressées, si l'envoi contient une enveloppe timbrée pour la réponse ;

2) Que les petits formats 6x9, 9x12 nous conviennent parfaitement : ils permettent de sérieux agrandissements et évitent des frais aux intéressés ;

3) Que les photos publiées sont rétribuées suivant le tarif syndical 1^{re} catégorie.

Enfin, nous demandons à nos correspondants de comprendre l'obligation où nous nous trouvons de sélectionner impitoyablement et de retourner souvent des photos remarquables, mais qui n'ont pas un caractère suffisant d'originalité.

En page 19, l'œuvre de M. M.-P. Charles que nous avons omis parmi les lauréats du concours du Printemps et qui a obtenu un 1^{er} prix ex aequo portrait et un 2^e prix paysage.



NAPOLEON :
« Ah ! si Sacha GUITRY avait eu ma photographie ! »

...la tâche de ce grand écrivain eût été plus facile. Malheureusement, la photographie n'était pas née alors, pas plus que le fameux « Home-Blitz » ; sans quoi, Joséphine même aurait pu prendre, dans l'intimité et sans la moindre difficulté, d'excellents instantanés de l'Empereur. Il est, en effet, plus facile de photographier à l'intérieur qu'à l'extérieur, grâce à cette lampe électronique petite et légère, qui ne coûte que 9.800 francs et fonctionne avec tous les appareils. Vous qui êtes à la page, demandez dès aujourd'hui le fameux « Photo-Ciné-Labo-Guide » édité par Grenier et Natkin, les deux grands spécialistes de France. Ce passionnant ouvrage de 192 pages, 1.200 photos, est adressé, gratuitement, aux lecteurs de cette revue par GRENIER, 23, ter, rue du Cherche-Midi, Paris-6^e ou par NATKIN, 19, av. Victor-Hugo, Paris-16^e.

GRENIER
23 ter, rue
du Cherche-Midi
PARIS-6^e

NATKIN
19, avenue
Victor-Hugo
PARIS-16^e



A l'occasion de la nouvelle justification du tirage de « Point de Vue-Images du Monde », un déjeuner intime et cordial a été donné dans le cadre sympathique du bar de notre confrère « Le Parisien libéré ». Sur notre photo, de gauche à droite : M. Bonherbe, directeur de l'Office de Justification de Diffusion ; M. Henry, de l'Office de Publicité générale ; M. Massart, chef de publicité de « But et Club » ; M. Brunnarius, de la rubrique « spectacles » de la revue ; M. Bardin, chef de publicité de « Point de Vue » ; M. Dupuis, expert-comptable ; M. Anselem, chef du service des ventes ; M. Maillard, président d'honneur de la Fédération de la Publicité.

Vient de paraître

LES MÉMOIRES DU GÉNÉRAL

DE GAULLE

l'appel

1940
1942

PLON

MES LIBRES

PROPOS par George DELAMARE



La recherche du bonheur, dans quoi s'est lancé courageusement « Point de Vue », nous apportera d'intéressantes révélations sur la manière de prendre avec aisance, avec élégance, la vie comme elle vient.

Mais en se gardant bien de tout esprit de système. Un bonheur sans mélange n'est point un mets dont la perfection dépend d'une recette que le préparateur emploie avec talent. C'est bien plutôt une combinaison subtile, un ensemble réussi de tact, d'indulgence, de sagesse, de modération et de menues concessions. C'est surtout l'art et la manière de ne point se gendarmier pour trois fois rien, de ne pas monter sur ses grands chevaux pour battre un record insignifiant.

Prenons un ménage que je connais bien, une assez bon ménage qui serait excellent si, de part et d'autre, l'irritation, l'intolérance ne se faisaient jour à la moindre occasion. Le mari a coutume de lire le journal, de le lire bien à fond, et tranquillement à la fin de la journée, lorsqu'il a l'esprit libre, sous la lampe, dans un bon fauteuil, après dîner. C'est son plaisir, à cet homme, de goûter ainsi un moment de détente. Par malheur, sa femme éprouve, dans le même temps, à la même heure de repos, le même désir de lire le journal. Ce qui détermine le dialogue suivant :

Madame. — C'est curieux, cette manie que tu as d'accaparer le journal pour toi tout seul, juste quand je me propose, moi aussi, d'en prendre connaissance !

Monsieur. — Ma bonne amie, tu sais que c'est là mon habitude la plus chère. Ne peux-tu t'arranger pour lire le journal avant moi ?

Madame. — Et qui s'occupera de la maison ? A t'entendre, on jurerait que je passe mon existence à me tourner les pouces !

Monsieur. — Je ne dis pas cela... Je te fais simplement remarquer...

Madame. — Sais-tu ce que tu es ? Un égoïste, comme tous les hommes !

Monsieur. — Mais pas du tout, je ne demande qu'à t'être agréable... Veux-tu que nous partagions le journal en deux, de manière que nous le lisions ensemble ?

Madame. — Grand merci ! Comme par hasard, les informations, qui m'intéressent le plus seraient de ton côté !

Monsieur. — Ecoute, tu m'embêtes... Fiche-moi la paix, je t'en prie !

Madame. — C'est ça... Pour la grossièreté, tu ne crains personne !...

Et ainsi de suite. Ces gens qui, généralement, s'entendent bien et sont heureux autant qu'il est possible de l'être, en arrivent à se chamailler pour une bagatelle... Alors qu'il leur suffirait d'acheter chaque matin deux journaux au lieu d'un seul. 390 francs par mois, c'est une faible dépense pour acquérir la paix, condition première du bonheur !

...et les vôtres

Mme Richardi nous répond

Un lecteur nous ayant dit avoir lu dans les œuvres d'Alphonse Allais le récit intitulé « Le Petit Blessé » que nous avons publié dans nos témoignages vécus, nous avons demandé à son auteur, Mme Paulette Richardi, ce qu'il en était. Mme Richardi nous répond :

« Je suis navrée par votre lettre du 13 : d'abord pour moi qui suis injustement accusée, mais aussi pour vous qui avez l'impression — et la garderez peut-être — d'avoir été mystifié.

Je tiens cependant, avant toute explication, à vous remercier de la publication de mon récit. Je tiens au possesseur car je considère bien « La Petite Guerre » — appelée par vous « Le Petit Blessé » — comme étant le résultat de mon travail.

Je suis persuadée que ce récit n'a jamais été publié ailleurs que dans « Point de Vue » : vous et moi sommes les seuls à le posséder — et en entier car, en le publiant, vous n'avez pas reproduit les deux derniers paragraphes.

Quant à rapprocher mon récit d'une nouvelle, d'un chapitre de roman d'Alphonse Allais, je dois vous avouer avec un peu de honte que les œuvres de cet auteur me sont totalement inconnues.

Tous ceux qui voient jouer les gamins savent que tout leur est bon pour se déguiser et que, d'autre part, les jeunes enfants affectionnent particulièrement leurs pots de chambre.

Je n'aurai jamais la prétention de dire que la scène qui s'est déroulée un jour dans un tram desservant la banlieue des Trois-Lucs soit unique dans le monde et dans le temps. J'ai pensé seulement que les spectateurs qui y assistaient s'en souviendraient probablement toute leur vie. J'ignorais à ce moment-là qu'elle me laisserait un souvenir aussi désagréable !

Je regrette de ne pas être à Paris pour vous rendre visite : les accents de la sincérité sonnent juste aux oreilles.

J'espère, de loin, que vous ne douterez pas de ma bonne foi. Cela me serait d'ailleurs intolérable.

Je tiens cependant à vous signaler que je possède sur un cahier le brouillon de mon récit. Il pourrait vous montrer que j'y ai travaillé longtemps avant de le juger digne d'être

teurs vous l'adressait. Vous devinez ma curiosité.

L'abbé Pierre et Charlot

M. Denis SABATIER, de Paris, nous écrit à propos de nos photos sur l'abbé Pierre et Charlie Chaplin (notre numéro du 20 octobre) : « C'est, en effet, une « émouvante rencontre » que celle de l'abbé



★ LA MODE EST AUX SCOOTERS... Alan Rosendahl, ingénieur américain, a conçu ce prototype destiné à unir les joies du scooter et de l'aquaplane. Propulsé par un moteur d'1 CV, il atteint 35 km. à l'heure. Il est conseillé de savoir nager.

présenté à des lecteurs. Les ratures et les retouches qui y sont marquées marquent l'attention que j'y ai apportée. Hormis le sujet puisé dans la rue, il est mon récit. Je ne suis pas de la race des plagiaires.

P.S. — Je vous demande comme une grâce de m'adresser le récit d'Alphonse Allais si, par hasard, un de vos lec-

Pierre et de l'illustre mime, mais il ne faudrait cependant pas oublier que Charlot, en s'étant fait une spécialité de montrer la profonde misère des humbles et les destins disgraciés, est devenu très riche et qu'il ne dédaigne pas les progrès dus à ces « temps modernes » qu'il a critiqués et qui... font recette. » Evidemment !...

Toujours les soucoupes volantes

De M. Georges GOARD, de Ham, cette volée de bois vert destinée aux savants, à propos des soucoupes volantes : « ...le monde savant moderne ne connaît rien aux choses de la Terre, à plus forte raison des autres planètes et leurs « soucoupes volantes ». Fourvoyés par une incompréhension totale de la loi de la gravitation universelle, nos géologues et astronomes ont 250 ans de retard sur Newton qu'ils n'ont jamais compris ; l'illustre savant anglais n'a jamais confondu masse « énergétique » avec masse « matériel » et disait que, pour croire que les corps s'attirent, il faut être complètement dépourvu de toute possibilité de discussion philosophique ! (1696) La Terre n'est pas comme on l'enseigne un corps plein de densité moyenne 5 x 52, mais une bulle de masse énergétique 6,1 x 10,24. Comme quoi « le vrai peut quelquefois paraître invraisemblable » ! »

La parole est aux savants...

La croisade des petits carrés

Mme TARDIVEAU (1, rue Charles - Cros, Paris) fondatrice de la « Croisade des petits carrés », remercie les lectrices qui ont répondu à son appel et leur en adresse un second, que voici :

« Grâce à l'appel de votre cher journal, au sujet de ma « Croisade des petits carrés », j'ai le plaisir de vous faire savoir, chères amies qui avez répondu si gentiment à ma demande, que j'ai pu offrir à M. l'abbé Pierre cent couvertures et couvre-pieds ainsi que des bonnets de laine, des écharpes, gants, chaussures, chaussettes et vêtements qui m'ont été adressés en même temps que les petits carrés de laine, pour les sans-logis.

M. l'abbé Pierre et moi-même vous en remercions sincèrement. Je continue à assembler, ayant reçu plus de 10.000 carrés à ce jour, de tous les coins de la France, du Canada, de la Belgique et même de Saïgon et d'Algérie... Encore merci à toutes mes chères tricoteuses et à notre journal.

On a en ce moment besoin de toute urgence de petites culottes et jupons pour enfants de 2 et 3 ans ; je suis confuse de vous refaire cette demande, mais si les petits carrés sont au chaud, les petits derrières sont nus... Je mendie pour eux. »

Numéros épuisés

Nous recevons fréquemment des demandes de numéros anciens de « Point de Vue » que nous sommes au regret de ne pouvoir satisfaire, les numéros en question étant épuisés, ce qui prouve que ceux de nos lecteurs qui ont conservé toute la collection ont été bien inspirés. C'est le cas de M. Eugène BEAUMONT, de Saumur, qui veut bien nous écrire : « Je possède beaucoup de numéros d'« Images du Monde » d'avant la nouvelle série et, évidemment, toute la collection depuis sa fusion avec « Point de Vue », c'est-à-dire les 332 numéros parus à ce jour. C'est vous dire que je suis un de vos fidèles lecteurs et que j'apprécie hautement — ne pensons pas aux quelques petites critiques inévitables — vos articles et vos reportages. »

AVIS A NOS LECTEURS

Il peut arriver que des auteurs de mots d'enfants ou de témoignages vécus publiés dans notre rubrique « ils s'en souviendront toute leur vie », ne reçoivent pas la somme qui leur est attribuée, selon l'importance de leur texte. Nous leur demandons de vouloir bien nous le signaler en nous rappelant leur adresse.

Lecteurs cette page est à vous : Profitez-en !

Le coin de la gourmandise traité par Marius Richard



A PROPOS DU «BOURGUIGNON»

Le baron Jacques de Neufelize, qui fut l'un des premiers gastronomes de notre temps, bien que cela ne se sache guère, déjeunait au Waldorf Astoria, le plus grand, en tout cas l'un des plus grands établissements de New-York. Au menu : du bœuf bourguignon. Quelle bonne surprise ! Le bœuf bourguignon, c'est la France et sa cuisine, inégalable ; c'est Paris et la vaste gamme de ses restaurants. Le baron n'hésite pas. On lui apporte son « bourguignon ». Ce n'est, en rien, ce qu'il attendait. Il s'en plaint et réclame un vrai « bourguignon ». Le maître d'hôtel lui fait remarquer qu'un pareil plat demande beaucoup de temps ; « nous ne sommes pas pressés », répond le baron. Quelques heures plus tard, il revient manger son vrai « bourguignon ». Comme il le trouve parfait, il demande qu'on félicite le chef responsable, et, au moment où, ayant dîné, il se prépare à monter dans l'ascenseur, le chef en question se précipite vers lui. C'est un Français : « Je m'excuse, M. le baron, dit-il ; cela fait dix ans que je suis ici, et jamais encore on ne m'avait fait un compliment, ni une critique.

C'est avec le « bourguignon », ou, si l'on préfère, le « bœuf à la bourguignonne », que nous inaugurerons le cycle des plats d'hiver. Vous faites revenir dans du beurre du lard et des oignons coupés en dés et vous les retirez. Dans le

même beurre, vous faites revenir vos morceaux de bœuf, que vous avez demandés dans la même catégorie que la viande qui sert aux braisés, et vous les retirez ; vous faites un roux que vous mouillez avec moitié d'eau et moitié de vin rouge, salez, poivrez et garnissez d'un bouquet. Vous remettez alors votre lard, vos oignons et votre viande, et laissez mijoter au moins trois heures. Vous dégraissez avant de servir.

En ce qui me concerne, j'accompagne volontiers le « bourguignon » de quelques frites et, à propos de celles-ci, voici quelques conseils. Vous les faites à l'huile d'olive, où vous les plongez avant qu'elle ne fume. Vous goûtez et, quand la frite s'écrase bien sous la dent, vous retirez le tout, le laissez égoutter et le replongez dans l'huile lorsqu'elle fume légèrement. Vous laissez quinze secondes au plus et mettez vos frites sur une feuille de papier absorbant. Vous les saupoudrez de sel fin.

Quelques frites avec le « bourguignon ». Pas trop. D'ailleurs « pas trop » devrait être la devise même de la gastronomie. Nous avons tous tendance à servir trop de plats et trop de sortes de vins au même repas. Je lisais, dans le dernier numéro de Point-de-Vue, en conclusion à l'enquête sur l'alcoolisme, que le vin, comme tout ce qui est bon, doit être bu avec mesure... L'art de boire le vin est de première importance : j'y reviendrai.

Les meilleurs mots d'enfants



De Mme DROT, Villeneuve-Saint-Georges (S.-O.) :

Marie-Joelle (3 ans) est souvent désobéissante. Sa maman lui dit un jour : « Tu sais, si tu n'es pas sage, mon petit doigt me le dira. » La petite fille regarde le doigt de sa mère et répond tranquillement : « Mais non... comment veux-tu qu'il parle ? Il n'a pas de bouche. »

De M. Jean RIPPE, Argenteuil :

Jean-Michel, 3 ans 3 mois, possède un petit balai à sa taille, et dont les usages sont d'ailleurs multiples. Cet objet est corame un jeune compagnon.

En effet, avec une pointe de mélancolie, la maman, l'autre jour, dit à Jean-Michel : « Un jour, tu seras grand comme moi ! »

Réjoui, l'enfant lève la tête et réplique du tac-au-tac : « Vouï, et mon balai sera comme le tien ! »



De Mme BARBANSON, St-Germain-en-Laye (S.-et-O.) :

Ernest (neuf ans), se plaint à une amie de sa maman du peu d'enthousiasme à courir et jouer de sa bonne : « Peut-être celle-ci est-elle un peu fatiguée ? » Argument sans valeur pour le jeune Ernest, qui répond aussitôt : « Fatiguée ? Elle n'est pas fatiguée, elle a dix-neuf ans ! »

1.000 francs à Mmes Drot et Barbanson et à M. Rippe, le 10 du mois après parution.



PHOTO GARNIER

Un Sourire...

EMAIL DIAMANT

AVEC LE MERVEILLEUX DENTIFRICE ROUGE DE *John Walton*



Een productie van ...
Une production de ...
Eine Produktion von ...
A production of ...

losha.org